

Table ronde 25 avril 2008

Partager l'art, transformer la société

Médiateur :

Pascal Le Brun-Cordier, Directeur Master 2 Professionnel Projets culturels dans l'espace public, Université Paris 1

Intervenants :

Florence Castera, Responsable du Département culture, enfance, environnement, Fondation de France

Philippe Mourrat, Chef de projet Rencontres de la Villette

Max Le Guem, Directeur MJC Ris-Orangis

PRÉSENTATION DE LA JOURNÉE

Florence Castera

Cette journée de rencontre doit être avant tout une journée d'échange afin de se poser ensemble les bonnes questions, amorcer des ébauches de réponses et nous espérons faire suivre cette journée d'autres rencontres où l'on pourra approfondir différentes thématiques. Nous travaillons, avec Catia Riccaboni, au travers des programmes de mécénat que nous dirigeons, les questions de la rencontre entre l'art, les artistes, les citoyens et les enjeux de société.

La Fondation est un organisme de mécénat privé. Nous sommes aux côtés des pouvoirs publics pour nous occuper de l'intérêt général. Nous intervenons sur l'ensemble des secteurs de l'intérêt général, aussi bien la solidarité, l'économie, la santé, l'environnement, la culture. Nous sommes des médiateurs entre des gens qui ont de l'argent et ceux qui montent des projets et ont besoin d'argent.

Par ailleurs, étant sur le champ de l'innovation sociale, nous lançons des appels à projets, nous les repérons, et, via des procédures de sélection, nous les finançons et les accompagnons, dans tous les secteurs.

Le programme culture de la Fondation de France se situe dans cette logique de généraliste, non pas dans l'art pour l'art, mais pour l'art enraciné dans des enjeux de société. Nous avons deux grands programmes dont celui des Nouveaux Commanditaires, autour de la commande privée portée par des citoyens préoccupés par des problèmes de société, qui, pour répondre en partie aux problèmes auxquels ils sont confrontés, vont s'adresser à des artistes. Cette commande va produire des œuvres d'art enracinées à des territoires et des problèmes de société.

Nous avons constaté qu'il y avait, dans l'ensemble des programmes de la Fondation, (chez les personnes âgées, les enfants, les personnes handicapées, dans le vivre ensemble du programme habitat, dans les hôpitaux), de plus en plus de projets qui faisaient intervenir des artistes et qui intégraient des pratiques artistiques et culturelles avec des publics de tout bord.

Face à cela, il fallait qu'on se dote d'un outil de critères qui soit un référentiel pour l'ensemble des programmes de la maison pour pouvoir analyser et juger ces projets avec la même exigence que ce que l'on fait dans l'ensemble des programmes.

Nous avons constitué un groupe de travail, en faisant venir des gens de l'extérieur, et en travaillant à partir de la matière qui remontait de nos appels à projets, afin d'établir ce référentiel de critères.

Ce groupe de travail « Partager l'art, transformer la société » nous a mené un peu plus loin dans le rôle qui est le nôtre de non seulement financer les porteurs de projets, mais

également de les accompagner en essayant d'avoir un effet structurant sur le secteur, de valoriser les pratiques et de leur donner une visibilité auprès des institutions.

Dans ce deuxième rôle, nous avons souhaité nous rapprocher de deux partenaires : La MJC de Ris-Orangis, avec son directeur Max Le Guem et la Villette. Il était important pour nous que ces institutions culturelles soient présentes à nos côtés pour faire sauter les barrières qu'il peut y avoir entre les secteurs de la culture, de l'éducation populaire et du mécénat privé.

Nous avons également souhaité animer des rencontres de porteurs de projets.

C'est la première aujourd'hui, avec trois finalités : celles de vérifier la pertinence des critères que nous avons mis en place, de les confronter aux acteurs de terrain que vous êtes, avec l'enjeu de nous adapter à la réalité que vous vivez, et d'amorcer des réseaux.

L'important est de ne pas juste raconter les « success stories », mais d'échanger sur tout ce qui ne va pas, les problèmes et les fragilités que vous rencontrez.

Nous sommes très respectueux du courage et de l'ingéniosité qu'il faut développer pour les actions que vous menez, et nous souhaitons être le plus pertinent possible pour vous accompagner.

Max Le Guen :

C'est aujourd'hui une rencontre assez atypique organisée avec un financeur privé très connu, la Fondation de France, dans un lieu culturel institué, La Grande Halle, et nous avons été invité, nous, association d'éducation populaire en banlieue, pour venir co-animer la rencontre. Je trouve intéressant de provoquer ainsi cette rencontre inattendue.

On constate depuis un certain temps que les lieux culturels, qu'ils soient artistiques ou travaillant plus la dimension sociale, se heurtent tous à de la production, dans le cadre de projets où les financements ont un début et une fin. Nous sommes donc attelés à de la production et perdons parfois un peu le sens de ce que nous faisons, parce que c'est accompagné d'une crise du politique.

Dans l'ensemble du champ « des loisirs », les gens retrouvent un engagement et une militance par ce biais-là.

Les projets artistiques, il y a quinze ans, avaient la volonté d'arriver à une production artistique d'excellence, aujourd'hui, on constate que les gens nous réinterrogent à travers ce qu'ils font.

Il faut se poser en permanence la question des rapports sociaux par rapport aux projets que l'on monte. Or, la société est segmentée et les partenaires institués qui nous financent, qui nous écoutent ou nous reconnaissent, sont, eux aussi, assez segmentés. Lorsqu'on essaye de prendre en compte la dimension de la transformation sociale dans le travail artistique et culturel, on n'est plus entendu.

Nous tous qui sommes réunis ci, nous ne rentrons pas dans les cases.

On va donc essayer aujourd'hui de définir les cases et voir pourquoi nous ne rentrons pas à l'intérieur. Il serait intéressant que ce travail crée de l'institué et de nouvelles cases que d'autres viendront ensuite réinterroger.

L'objectif est de transformer une expérience acquise pour faire un travail autour de ce qui est la transformation sociale, et ce travail culturel nous l'appelons, nous, éducation populaire.

Philippe Mourrat :

Nous nous sommes associés à cette journée qui, au départ, était à l'initiative de la Fondation de France et de la MJC de Ris-Orangis, car le sens des Rencontres de la Villette se retrouve pleinement dans cette initiative.

Nous souhaitons que cette journée débattenne des questions de fond, du sens de nos expériences, des limites et des perspectives de nos actions.

L'EPPGHV est peut-être le seul grand établissement public du ministère qui n'ait pas une vocation de « beaux-arts », consacré à une discipline artistique précise, mais qui a une vocation transversale, et essaye d'appliquer cette transversalité aux relations « art culture et société ».

Les rencontres étant particulièrement emblématiques de ce projet-là, il est naturel qu'elles accueillent cette journée d'échanges.

Cela fait beaucoup d'années que nous sommes attentifs à vos initiatives. J'espère que nous allons continuer à décloisonner.

Au départ, le dispositif de la Fondation de France s'appelait « Culture à travers champs », intitulé que j'aimais bien, car c'était à travers les champs de l'économie, de la solidarité, de la santé.

Aujourd'hui, où l'on remet en question nombre de politiques publiques, et en particulier celle de la culture qui appartiendrait un peu comme un luxe dont on pourrait plus ou moins se passer, on voit bien que l'art et la culture sont en danger. Si l'institution culturelle n'accepte pas de considérer que l'art et la culture sont partie prenante et font partie de ces substances d'action de solidarité, d'environnement et de santé, je pense qu'on ne saura pas convaincre la population qu'il y a une fonction sociétale de l'art qui est capitale.

Il ne s'agit pas seulement d'artistes qui iraient au secours du social, mais aussi de gens, qui parfois sont en difficulté, qui viennent au secours de l'art et de la culture quand ils s'associent au type d'initiatives que vous prenez tous ici.

Pascal Le Brun-Cordier

Je suis enseignant et accompagne aussi des projets artistiques et culturels ; je serais l'animateur de cette journée.

J'aimerais introduire en référence le nom de trois auteurs que j'aimerais associer à cette journée :

- L'auteur d'une très belle formule, Jacques Rancière, celle du partage du sensible qui est en jeu dans tous les projets que l'on va évoquer aujourd'hui.

- Le livre de Christian Salmon, le « Story Telling », l'art de raconter des histoires, l'affaire de beaucoup d'acteurs culturels, mais ce qu'il montre dans son livre c'est que c'est de plus en plus aujourd'hui l'art des gouvernants, des entreprises, des états qui mettent en récit le monde et leurs actions d'une façon qui normalise, formate et désingularise. On doit se positionner aussi face à cette puissance du Story Telling de la mise au monde par les projets que vous menez.

- Le philosophe Bernard Stiegler qui nous invite, dans le champ culturel comme dans le champ social, à sortir de la réserve d'indiens, à envisager une nouvelle organisation du sensible, et que la culture est politique et que la politique est culturelle.

Les questions de la journée c'est : Que faites-vous ? Comment ? Avec qui, pour qui, pourquoi ? Comment valoriser ce travail, le diffuser, le mettre en partage ? Comment le mettre en perspective et l'évaluer ?

De façon méthodologique et pragmatique, on a posé les mêmes questions aux six équipes qui vont intervenir aujourd'hui ; on est parti de l'intitulé qu'on a décliné en trois groupes de questions :

- De quel partage s'agit-il ? Qu'est-ce qui est partagé, par qui, comment ? à quelles conditions ce partage est possible ? Qu'est ce qui ne saurait être partagé ?
- Sur les transformations : est-ce qu'il y a transformation ? Transformations de quoi, de qui, à quel niveau ? Pour qui, par qui, comment ? à quelles conditions ce partage permet-t-il une transformation de la société ? Que faudrait-il mettre en place pour donner un impact plus important aux projets qui seront évoqués ?

- Sur l'évaluation : est-ce qu'on peut évaluer ces projets et comment ? Quels outils d'évaluation sont pertinents ? Qu'est-ce qui fait que les projets fonctionnent ou ne fonctionnent pas ? Quelles analyses fait-on de ce qui ne fonctionne pas ? Les conflits ? Comment rendre le conflit ou la tension fertile ? Qu'est ce que le projet a transformé pour les auteurs du projet ?

Je souhaiterais dans ces échanges que ce qui dysfonctionne soit dit, que le désaccord et le dissensus soient possibles, le titre de la journée étant moins posé comme une évidence que comme un espace de réflexion et de questionnement. Il y a également le risque du bouclage, celui de la saturation par l'explication et par le sens. Je souhaiterais que vous puissiez dire ce qui échappe, ce qui vous échappe dans ces projets, dire aussi la négativité quand il y en a. Il n'est pas sûr, parmi les personnes ici présentes que nous donnions le même sens aux notions utilisées, et que les objectifs et les moyens des uns et des autres soient tout à fait les mêmes. La création, est-ce une finalité ou un moyen ? S'agit-il de faire du lien social ou des frictions sensibles ?

Premier projet : MJC Ris-Orangis Place des Mythos

Wanda Gauthier, éducatrice, responsable du projet
Catherine Régula : auteur, metteur en scène
Doua : jeune fille participante au projet.

Pascal Le Brun-Cordier

Le premier projet qu'on va évoquer, Place des Mythos, est celui de la MJC de Ris-Orangis (Je vous lis la définition des « mythos » telle que définie dans le Lexique des Cités :

Mytho : menteur, menteuse.

Mitonner », verbe intransitif : Mentir ex : « *il ne fait que de mitonner, il dit qu'il a vu Michaël Jackson* »)

Ce spectacle, une comédie musicale, a été créé dans le cadre du projet « l'œil du cyclone » qui réunit depuis des années des jeunes de la MJC de Ris-Orangis. Il a été monté avec seize jeunes.

Place des Mythos, plaque tournante d'une cité de banlieue ; il y a des rumeurs, des mensonges, mais aussi des vérités ; les réputations sont en jeu, sont déstabilisées, les identités, les rapports de genres, les désirs, les orientations sexuelles... C'est la place de chacun qui est mise en question ; donc les assignations des uns et des autres et la possibilité de se déplacer...

Quelle a été l'accroche, le point de départ de ce projet ?

Catherine Régula

L'histoire commence dans les années 80 quand la MJC décide de mener une démarche théâtrale un peu originale. Pour se faire, elle ouvre des ateliers de pratiques artistiques et, pour confirmer cette démarche, elle embauche un artiste, ce qu'aucune MJC ne fait... C'est le top départ d'une aventure qui dure encore aujourd'hui. C'est moi qui vais être embauchée, c'est une grande rencontre, car on se retrouve sur les mêmes valeurs, celle de l'éducation populaire, que j'appelle pratiques artistiques ouvertes à tous.

J'ai 20 ans, une formation à Paris VIII très ouverte sur la créativité, sur l'envie de faire partager le théâtre à tous ceux qui en ont envie, d'échapper un peu à une élite...

Je suis embauchée sur un poste à plein temps, en tant qu'animatrice théâtrale ; Artiste ?

Animatrice ? Les crispations des institutions vont contribuer à ce que nous ayons des difficultés à savoir qui nous sommes ... Comme il y a une volonté commune, le théâtre va se développer très rapidement, sous la forme de pratiques dans des ateliers, un peu partout sur la ville ; on intervient dans les écoles, les collèges et les lycées.

On va formaliser une pédagogie tournée vers la création originale plutôt que de répercuter une tradition qui n'existe pas à mes yeux ; j'ai envie que les acteurs sur le plateau prennent le pouvoir, écrivent des textes ou les relisent et qu'on interroge en permanence la parole de l'auteur et qu'on s'adresse à un public concerné par ce qui se fait sur le plateau.

On formalise cette pédagogie par « le théâtre-école », lieu ouvert à tous, accueillant une centaine d'élèves, animé par quatre enseignants. Parallèlement à cette unité d'enseignement, la MJC donne naissance à une compagnie professionnelle, une démarche totalement originale. Ce sont donc les mêmes personnes qui vont animer les projets théâtraux de la maison. Les comédiens sont intermittents du spectacle et animateurs.

On s'aperçoit assez vite qu'il y a un fossé qui se creuse entre-nous et les Rissois. On croyait que nos activités théâtrales étaient fréquentées par l'ensemble de la population, or, une partie de la population ne vient pas à la MJC ni ne pratique nos activités. Je ne connais pas les raisons, mais j'ai envie que les jeunes, en particulier, y viennent. Nous nous sommes interrogés pour remédier à cette situation. Il existait alors des financements dans le cadre de la politique de la ville, (la culture ne s'intéressait pas à cette question des jeunes qui traînaient en bas des immeubles...), ce qui nous a permis de monter la première opération culturelle « l'œil du cyclone. »

L'idée était de monter un projet vers les jeunes de 12 à 18 ans ; la difficulté était d'aller les chercher et de les séduire, puis qu'ils restent. On a dit, dans le dossier, qu'on allait monter des ateliers de créations artistiques qui se rassembleraient en une création annuelle sous forme de comédie musicale. Malgré la gratuité du projet, personne n'est venu, ni même les collègues n'étaient intéressés de faire le lien entre nous et eux... J'ai décidé alors de prendre un camion pour aller chercher des jeunes ! Je leur ai demandé s'ils voulaient monter un spectacle et j'ai ainsi rempli le camion avec des jeunes... Ça paraît absurde, mais cela a été efficace et les jeunes sont restés. Je crois qu'il y a eu là une vraie rencontre ; les jeunes ne s'attendaient pas que des gens, à priori différents d'eux, les tirent par les cheveux jusqu'au jour de la représentation. C'est donc à partir du moment où l'on a pu créer le spectacle, les mettre en scène et leur montrer que du public venait les voir et qu'on ne vivrait pas un échec mais une réussite, que le projet a démarré. Nous-mêmes on a compris pourquoi on faisait ça en le vivant.

Après la première année, on a senti la nécessité d'engager un éducateur au côté de l'artiste, qui, lui, est centré sur son objet.

Wanda Gauthier,

Bien que Rissoise, je n'étais jamais rentrée à la MJC de Ris. Issue des quartiers, d'une famille nombreuse, nous n'avions pas les moyens d'aller pratiquer des activités. Quand on m'a demandé d'être coordonnatrice des ateliers, il m'a semblé important de permettre au plus grand nombre de jeunes de pratiquer cette action, qui était gratuite.

J'ai vite compris qu'il fallait que j'amène un cadre, des règles. Elles sont toutes simples, la seule exigence était que les jeunes soient présents à toutes les répétitions, ponctuels, avec l'attitude qui permet de vivre ensemble... J'essayais qu'ils se trouvent le plus apaisés possible pour mieux participer aux ateliers.

Catherine Régula

Effectivement, la première année, le travail a été un peu difficile car ces jeunes évoluaient dans la violence, à l'égard d'eux-mêmes et du monde entier... Toutefois le cadre que Wanda a mis en place nous a permis de constater, sur la durée, que le message était bien passé d'autant plus que ceux qui restaient dans le projet d'une année sur l'autre devenaient transmetteurs de ce cadre, avec plus de rigueur que nous. Il y a eu apaisement : on ne peut pas travailler dans la violence. Si on a nommé le projet « l'œil du cyclone », c'est que le projet est à l'intérieur, c'est une zone de calme, l'œil, alors que tout le reste n'est que de la tourmente.

Pascal Le Brun-Cordier

Une des conditions de réussite du projet est donc de fixer un cadre, créer de l'apaisement ; il y en a une autre condition dont vous m'avez parlé : pour faire vivre un projet (Place des Mythos a tourné dans une trentaine de lieux) il faut accepter de partir de rien. Max disait : « On nous apprend à travailler avec quelque chose et je découvre, en arrivant dans les quartiers, qu'il faut partir avec rien ».

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Max le Guen

Quand j'étais animateur, on nous a toujours appris qu'il fallait partir d'un objet pour travailler ; je m'aperçois vite qu'on met toujours un médiateur entre nous et les habitants, ce qui crée une relation marchande avec les gens. Il faut payer pour aller à la MJC, choisir sur le papier quelle activité on veut faire, alors qu'on se dit être un lieu d'éducation populaire... Il faut à tout prix qu'on ait d'abord une relation évidente avec les habitants, simple, gratuite, qu'on puisse se rencontrer. Catherine et Wanda n'avaient rien quand elles allaient à la rencontre des jeunes. Elles ont bien sûr un bagage, un savoir faire et une expérience, tout est très bien organisé, mais ça semble informel. Elles prennent ce risque de partir d'abord de l'échange pour ensuite aller vers...

Nous ne sommes pas formés, dans le milieu de l'animation et de la culture, à cet outil de la relation toute simple pour aller vers l'autre.

Catherine Regula

Par rapport « au rien », quand on a répondu à votre questionnaire... Cela dit, c'est un exercice difficile, car quand on est dans l'expérience, il est difficile de théoriser. Ce questionnaire nous a fait réfléchir, et, en tout cas, je sais que, quand je suis allée à la rencontre des jeunes dans les quartiers, je n'avais aucun à priori ni préjugé sur les jeunes que j'allais rencontrer. De la même manière Wanda, elle, n'avait aucune idée préconçue sur le théâtre et sur la pratique artistique ; je crois que ce sont nos deux ouvertures qui ont rendu les choses possibles et notre duo efficace.

Pascal Le Brun Cordier

Vous avez répondu au questionnaire, par rapport à l'intitulé de cette journée : « Nous pensons plutôt rendre accessible, s'en emparer, plutôt que partager, et au début les jeunes ne partagent rien »

À la question « à quelles conditions ce partage est-il possible ? », vous avez répondu « il est possible si on va vers la découverte et l'exploitation du meilleur de soi-même il faut lutter contre la fascination de l'échec ». Peut-être que cette phrase peut faire réagir les uns et les autres ?

Catherine Regula

C'est l'analyse que nous avons fait du comportement de notre public ; ce sont des enfants déstructurés, certains déscolarisés et, quand j'ai dit que notre challenge a été de les amener dès la première année à la réussite, cela a été très difficile. Si pour nous tout était en place pour qu'on aille jusqu'à la représentation, on s'est aperçu, après deux ou trois ans, que ce sont eux qui ne voulaient pas aller à la réussite, s'arrangeant à développer des comportements d'embrouille pour ne pas aboutir ; c'est ce qu'on a appelé la fascination de l'échec. On a eu du mal à lutter contre cela et l'on n'a pas toujours gagné...

Pascal Le Brun-Cordier

Doua, j'aimerais savoir ce que ce projet a transformé pour toi ?

Doua

C'est la MJC qui m'a appelé, je n'y suis pas allée de moi-même ; je faisais du théâtre au lycée et ils avaient besoin d'une comédienne pour une scène... J'avais juste une semaine pour apprendre le texte, et, à peine arrivée, il fallait que je reste trois heures sur scène pendant toute la durée du spectacle... J'avais déjà vu le spectacle avant d'accepter la proposition de Catherine et il m'avait beaucoup plu et cela m'a fait plaisir de jouer dedans. L'an dernier on a été rencontrer des jeunes en Bretagne avec notre spectacle ; ils sont venus après chez nous et ont eu envie de monter aussi un spectacle...

Quel changement pour moi ? Je dois dire qu'avant, l'homosexualité pour moi, c'était critique, dégueulasse... Quand je jouais, au début, je ne faisais pas vraiment attention au texte, je faisais ce que j'avais à faire, mais peu à peu je me suis mis à comprendre les phrases et je me suis dit que ce n'était pas faux... Dans les quartiers, l'homosexualité est toujours mal vue, mais ce spectacle, par rapport à l'homosexualité, la rumeur, ça m'a vachement changé.

Catherine Régula

C'est vrai que le spectacle met en scène l'homosexualité mais pas seulement ; à travers un jeune homme qui est issu des quartiers et qui est homosexuel, le spectacle parle de la réaction des jeunes du quartier par rapport à ce garçon... À chaque fois qu'on crée un spectacle la thématique est particulière ; les jeunes sont interrogés sur ce dont ils ont envie de parler, on fait des improvisations, on tente d'écrire une histoire, puis un auteur se met au service de la parole du jeune ; ce ne sont pas les jeunes qui écrivent le texte... On ne peut pas dire qu'en dix ans, on ait formé des auteurs dramatiques... Diriger le projet c'est interroger les jeunes, en sortir une thématique, et ensuite transcender la parole. Il y a une partie éducative sur le thème traité. Quand on a parlé d'homophobie, la plupart des jeunes qui jouaient dans la pièce étaient homophobes ; ils ont créé des personnages qui sont très proches de ce qu'ils pensaient sur le sujet.

Pascal Le Brun Cordier

Donc ce qui ne se partage pas c'est l'acte d'écriture, c'est important de le souligner.

Débat avec la salle

Marcella Perez, Association Permis de vivre la ville

Pour amorcer l'échange, je n'ai pas le sentiment que, lorsqu'on intervient dans les territoires en marge, on n'arrive avec rien. Sans faire de démagogie, je pense qu'on arrive avec beaucoup, pas forcément avec des outils visibles, mais en sachant où l'on va, même si on découvre, jour après jour, les difficultés de notre travail.

En ce qui concerne la pratique de notre association, on arrive en ayant chamboulé les notions d'hémisphère nord et d'hémisphère sud. Quand on est en bas, ce n'est pas qu'on ait la tête à l'envers, et l'on peut se poser des questions sur l'axe et les repères.

J'ai du mal à parler d'une jeunesse déstructurée, ça me gêne, je ne suis pas d'accord. On a à faire avec une jeunesse qui se structure autrement. Que cette manière de se structurer pose des problèmes dans la société pour qu'elle puisse s'intégrer, ça je peux l'entendre, mais imaginer qu'on arrive dans un territoire de folie où il n'y aurait pas de repère, je pense qu'on serait déjà dans l'erreur et l'on rentrerait dans les territoires du pied gauche.

Contrairement à cette vision-là, quand on fait « le terrain », on remarque à quel point les jeunes sont organisés ; par exemple, je sais, quand je veux trouver une tranche d'âge, à quelle cage d'escalier aller ; je sais comment s'articule la vie au sein d'un quartier, je connais les horaires... Quand on « baragouine » un langage, c'est certes un langage d'initiés, mais qui véhicule un sens ; les mots ont un sens, comme les lieux où je me trouve.

On a affaire à des jeunes qui synchrétisent dans la rue des choses qui, pour nous, d'une autre génération, d'un autre milieu ou d'une autre culture, sont différentes.

La jeunesse d'aujourd'hui le fait avec les portables, Internet, des cultures d'origines diverses et variées et ils subissent un certain nombre d'influences qui nous échappent. Hier un de mes collègues a perdu son portable et se trouva alors dans un état second, comme si on avait coupé un cordon ombilical...

Il faut accepter cette différence-là. On a affaire à une jeunesse qui va très vite, qui communique d'une manière qui nous échappe, qui bâtit de nouveaux repères. C'est à nous de les décoder, d'être en phase avec ces nouveaux repères, sans pour autant les partager, pour réussir le pari fou d'établir des passerelles leur permettant d'intégrer un univers où l'on peut travailler, fonder une famille, échanger en sortant de son soi avec des personnes d'un autre milieu.

Notre vision à nous, par rapport à cette jeunesse stigmatisée, c'est comment faire en sorte de percer ce mur « médiatico-politique » qui a fait d'eux des sauvages pour qu'ils puissent arriver à nous dans ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire des jeunes avec des potentiels comme toute jeunesse... Il nous semble important d'arriver à partager une certaine notion de culture urbaine, métissée, hétéroclite (je parle aussi du métissage du Net), dans l'intention de sortir du cliché du jeune violent. Bien sûr qu'il y a de la violence, mais elle est aussi une manière de vouloir communiquer avant tout ; « je te repousse non pas parce que je suis fasciné par l'échec, mais je me conforte dans celui-ci, car cet échec-là, par exemple, je l'ai bien réussi »

Patricia Perdrizet, Association Un sourire de toi et je quitte ma mère.

J'ai une approche totalement amateur, n'étant ni éducateur de rue ni artiste, mais je veux bien témoigner aussi.

J'ai une association « Un sourire de toi et je quitte ma mère », qui se situe à Belleville. Notre atelier se situe à cheval entre une cour avec des lofts bobo et une Cité en zone sensible. Il y a des jeunes qui traînent devant chez nous, le centre social ne s'occupe plus d'eux, car ils ont dépassé les 17 ans ; les 4 centres d'animation ne les voient pas, car ils ne fréquentent pas ces structures. Ils sont une quinzaine à être stigmatisés comme étant le groupe dangereux du quartier.

Quand j'étais jeune, j'ai moi aussi traîné avec des jeunes et je connais l'effet bande, je sais que ce ne sont que des individus qui se regroupent sous des mêmes codes. Je les ai rencontrés et cela a mis du temps d'acquiescer une confiance de leur part, mais j'ai un peu traîné avec eux, discutant, entre autres, des problèmes familiaux qu'ils rencontrent... J'ai moi-même des enfants du même âge qui traînent dans la cour « chic » et je fais la différence entre les problèmes de la jeunesse tout court qui fait les mêmes conneries et ceux du secteur social qui traînent dans la rue car ils n'ont pas de lieux pour se rencontrer...

J'ai voulu faire quelque chose avec eux, sans savoir quoi, car je ne suis pas artiste, et finalement on a monté un projet de radio, avec des réalisateurs qui les forment au son. On travaille sur la thématique du travail ; ils ont tous des boulots précaires qui ne leur permettent pas d'être indépendant dans leur vie adulte, mais ils ont tous envie de bosser... Du coup, ils sont devenus reporters du travail, sont allés enregistrer une luthière par exemple ; je crois qu'on a trouvé l'endroit de la rencontre par la création. Le projet démarre, mais l'effet de sociabilisation commence à produire des effets très vite, c'est magique.

« Nous venons avec rien »

Catherine Regula

... Je redis que, quand je vais chercher les jeunes, je n'ai pas de représentation et, encore aujourd'hui, je n'en ai pas. Si vous me demandez ce qu'est la jeunesse en France ça m'échappe, je ne sais pas. Je peux vous parler des jeunes avec lesquels je travaille ; j'ai pu

analyser d'où ils venaient, quelles étaient leurs difficultés et comment on peut les aider à s'en sortir, c'est le travail de Wanda ; moi j'ai recueilli leur parole, leur souffrance ou leur enthousiasme... Je trouve qu'on est déjà victime de nos propres représentations vis-à-vis des jeunes, et, quand ils arrivent sur le plateau, je me fous de tout cela. J'ai des personnes en face de moi, parfois aussi des personnes âgées, car on travaille dans l'optique d'une mixité sociale, on a tenu à faire un mélange avec des enfants venant d'autres quartiers pour éviter la ghettoïsation... Tout ce que je peux vous dire c'est que je trouve que c'est bien qu'ils n'aient pas, eux non plus, une image de ce que je suis ni moi d'eux... Surtout à travers des images télévisuelles, des rapports psycho scolaires, de gens qui les détestent parce qu'ils font chier partout où ils vont... Je n'ai pas envie de savoir tout ça, d'autant plus qu'on va véritablement arriver à se connaître une fois qu'on va être dans cet endroit où l'on va créer ensemble. C'est ma réponse personnelle.

Max Le Guem

Ce que je voulais dire par « elles y vont sans rien », c'est qu'elles vont prendre du temps. Or, le plus souvent, par rapport aux projets artistiques, on nous demande d'aller très vite, on nous demande un produit sans s'intéresser au processus avec les gens. Je pense que si on veut travailler aujourd'hui à l'accessibilité, il faut accepter le temps de la rencontre. Si je rentre dans un lieu culturel et que je demande s'il y a une personne qui a du temps à me consacrer, eh bien il n'y en a pas... Ce sont des lieux dévoués à la production.

Il faut y aller sans à priori, mais aussi sans savoir ce qu'il va se passer, prendre le temps d'avoir une relation, sinon on transformera tout le monde en singe savant, à les mettre sur une scène et à les actionner...

Wanda Gauthier.

C'est vraiment tout simple dans le processus qu'on a mis en place ; je prends le temps de leur dire bonjour et je leur demande s'ils ont passé une bonne journée, souvent un temps qu'on ne prend même pas entre nous...

Moi, si je perds mon portable, je deviens folle ; il faut savoir que, dans « l'œil du cyclone », ils étaient cent jeunes qui ne communiquent que par texto, et quand je reçois un texto, je prends le temps de répondre à n'importe quelle heure ; ce projet, on ne l'a pas envisagée sur une durée hebdomadaire de théâtre ; ils savent que, sur ce projet, il y a toujours quelqu'un qui va les écouter et leur répondre.

Pascal Le Brun Cordier

On peut aborder d'autres points : les analyses de ce qui n'a pas fonctionné, la sortie de jeunes du projet, d'autres qui veulent devenir artistes... Pour vous, c'est une limite ou le signe d'un échec... Sur la question du conflit, vous dites « il est partout, il faut apprendre à le gérer », et vous répondez à la question « comment le rendre fertile ? » par « Isoler le conflit des individus ».

Edgar Garcia, Zebrok au bahut

C'est un programme que je développe en milieu scolaire depuis 18 ans. Il prend argument sur la musique, première pratique culturelle des Français et des jeunes pour considérer que c'est une formidable entrée en culture.

J'ai du mal avec ce qui se dit : je suis dubitatif, j'ai un peu l'impression que c'est la visite au zoo... J'ai l'impression qu'on est dans une systématisation d'exemples, de petites choses entourées de beaucoup d'affect. Du coup, ce que vous renvoyez est éloigné d'une appréciation un peu rationnelle des types de questionnements qu'on peut avoir quand on fait

de l'action culturelle en direction des jeunes de notre pays. Certains habitent des quartiers, mais je suis pour qu'on rentre en insurrection avec cette notion de quartier ; dans Paris, il y a des quartiers aussi, et l'on ne parle jamais des mêmes et l'on ne dit jamais la même chose... Et puis cette espèce d'éblouissement qu'on peut avoir en travaillant dans les sphères qui sont les nôtres, face à des choses que, finalement on ne nomme pas : par exemple tout ce qui relève des ségrégations sociales qui est le terreau sur lequel se construisent toutes les choses que nous constatons et contre lesquelles nous nous efforçons tous de nous battre.

Je ne dis pas cela pour retourner le débat, mais si, à un moment donné, ces ingrédients ne sont pas dedans, on est sur une espèce de machin où seuls les bons sentiments nous guident. Dieu sait si nous en sommes tous pétris et Dieu sait si la pente des bons sentiments est dangereuse...

Sur le fond des démarches, il y a quelque chose qui me gêne vraiment : « Nous venons avec rien ». Je veux bien voir là une posture un peu martiale, mais si on va se tourner vers des jeunes avec rien, c'est grave ! On a quoi à leur transmettre ?

Je postule qu'on y aille au contraire avec beaucoup de choses, qu'on s'efforce de les y laisser et qu'on reparte avec tout ce que cela a transformé, pour qu'on le transporte un peu plus loin. « Sans rien » ? Soit je ne comprends pas, soit je suis inquiet.

André Falcucci, président de l'association, Festival Villes des Musiques du Monde

J'ai travaillé onze ans à Ris-Orangis, je connais bien cette ville...

Première remarque : je me demande s'il ne faut pas qu'on se pose la question du terreau dans lequel on intervient. Petite ville de banlieue, Ris-Orangis est aussi une ville où il y a eu la première expérience importante au niveau du rock dans le lieu de musique Le Plan. Il y a eu un centre culturel avec une compagnie en permanence, un lieu où Armand Gatti est venu faire une animation dans un CES sur les Guérilleros, il y a 25 ans, c'est tout cela Ris, et je me demande s'il n'y a pas, un certain nombre de phénomènes qui ne sont pas complètement neutres, des éléments qui créent du contexte.

Sur la question des quartiers, comme le dit Edgar, je pense effectivement qu'il faut qu'on la voie beaucoup plus globalement.

Quand j'entends Catherine parler, ça me renvoie à des souvenirs professionnels très concrets. Quand elle parle d'un certain nombre de souffrances, comme celle de la fascination de l'échec, ça me rappelle des choses qu'on a faites ensemble pendant les premiers stages d'insertion et où l'on était au quotidien confronté à cette question-là : les mômes, ils ne voulaient pas réussir !

Si on s'embarque sur la question qu'est-ce que c'est que la jeunesse, on va pas en sortir ! Essayons de nous écouter ; quand on dit « On y va sans rien », cela veut juste dire qu'on ne vient pas tout de suite avec la question de l'activité. Il faut venir aussi avec soi et avec l'ouverture aux autres et ne pas aborder les jeunes avec des images toutes faites.

C'est important qu'on essaye de s'écouter, sinon on va retomber dans les éternels débats, ça fait quarante ans que ça dure et il y a des choses qui ne m'intéressent plus vraiment...

Alice Vallat, étudiante.

Vous parliez de réussite, et je voulais savoir qu'est-ce qui vous a stimulé pour faire d'un spectacle un objet de réussite plutôt que de mettre l'accent sur d'autres critères ?

Catherine Régula

Je m'exprime sur mon territoire théâtre ; l'idée était qu'ils arrivent à aboutir un travail réalisé en commun. Ça semble idiot, mais c'est extrêmement difficile, pour eux, pour nous aussi. Je travaille avec des groupes d'acteurs depuis longtemps et, forcément, quand on se regroupe, on attend la première du spectacle, on ne vit que pour cela, contrairement à eux.

Ils nous confondaient avec des profs, des psychologues scolaires, tout simplement parce qu'on parlait aussi de leur vie, de la vie.

Je suis désolée de la terminologie que j'ai entendue sur le zoo, parce que c'est ce que je reproche aux « extérieurs » qui sont venus nous voir et ont vu le spectacle en continuant d'avoir la sensation qu'ils sont venus au zoo. C'est vraiment une chose contre laquelle je lutte et le mot me fait très mal, car ça fait dix ans qu'on lutte par rapport à cette image qu'on peut avoir par rapport aux journalistes qui sont venus et auxquels on n'arrive pas à faire comprendre qu'eux-mêmes doivent arrêter d'avoir des représentations sur la banlieue, les quartiers, les jeunes.

Peut-être est-ce que je travaille dans un zoo... Je vais me poser la question, à priori je n'en ai pas la sensation et c'est sûr que cela ne répond pas à une volonté ...

La réussite c'est juste aboutir à quelque chose et ça faisait des années que ces enfants étaient en échec scolaire et donc n'aboutissaient pas. De rencontrer quelqu'un qui leur dit « tu viens dans un atelier, tu vas faire ci, tu vas faire ça, et au bout, on va faire un spectacle ensemble ». ils rigolaient à moitié... « La tchache, on connaît ; les éducateurs, les animateurs, ils sont venus dans la rue et jamais ils font quelque chose pour nous » ; ils avaient donc cette réaction de voir si nous, l'adulte, on était capable d'aller jusqu'au bout... « Je vais te suivre et, à un moment, je vais t'éclater la gueule parce que je vais te montrer que je n'y arrive pas »... Ensuite, c'est notre implication dans le projet qui fait qu'on va jusqu'à la représentation ; voilà ce qu'est pour moi la réussite ; c'est se donner un challenge, construire un objet ensemble

PROJET 2
LE CAFÉ CULTUREL DE SAINT DENIS
« La Fabrique du Macadam »

Cristina Lopes, coordonnatrice
Jean Matthieu Fourt, metteur en scène
Véronique Maver, coach scénique
Fantazio, musicien
cafe.culturel12@orange.fr

Pascal Le Brun-Cordier

Quelques mots sur La Fabrique du Macadam, que j'ai vue hier soir ; j'ai été enthousiasmé par ce que j'ai vu. Je vais juste raconter ce qu'il se passe... On entre dans la salle, il y a des lustres au plafond, quatre fresques graf-calligraphie, des tables, des jeunes, des moins jeunes, des vieux, des filles, des garçons, des mots, des sons. ça slame, ça clame, ça déclame, ça contrebasse, ça beatbox, ... Tout ça, c'est un cabaret urbain, un espace-temps où circule une énergie assez joyeuse, rageuse et partageuse. C'est une aventure de 36 personnes, des professionnels et des amateurs. Ce projet est coordonné par Cristina Lopes.

Quelle a été l'impulsion ? Comment êtes-vous arrivés à ce spectacle avec une telle diversité de personnes et de talents ?

Cristina Lopes

Ce n'était pas du tout, au départ, voué à être un spectacle. C'est une aventure qu'on a commencé à la maison de retraite Croizat, avec une série d'ateliers d'écriture slam et c'est aussi une continuité par rapport à l'équipe.

Beaucoup de ces personnes venaient déjà slamer au café culturel. On ne s'est pas du tout posé les questions de recrutement multi-ethnique, inter-quartier ou intergénérationnel... Il se trouve qu'on a été dans cette vague-là, car la presse, comme vous le disiez, est très friande de ça. On était dans la vague trans, malgré nous, trans-générationnelle, trans-ethnique et c'est aussi malgré nous que ça a abouti à un spectacle.

La restitution des ateliers s'est faite à la Ligne 13, dans le cadre du festival Ville des Musiques du monde et l'on n'avait pas du tout vocation à tourner un spectacle peaufiné. Finalement on a tous eu envie de continuer, car il n'y avait plus de barrières amateurs professionnels ou des questions de génération ; chacun a trouvé sa part et il y a eu un partage réciproque, un vrai enrichissement de part et d'autre, juste une envie de poursuivre l'aventure.

Fantazio

Pour moi, c'est un truc dans le temps... Monter un truc avec des gens différents, je ne vois pas ça comme ça ; pour moi, c'est un problème de vie, c'est prendre du temps...

On ne se rend pas compte, mais le portable a complètement bouleversé l'espace-temps ; on fait tous comme si de rien n'était, on est toutes victimes de ce changement de l'espace-temps des gens qui fait qu'il faut tout faire vite, tout faire bien, avoir des résultats pour tout, que ce soit dans la manière de charger un camion ou de donner des rendez-vous, c'est complètement délirant...

Tout ça c'est passé dans le temps ; la rencontre avec Cristina qui a pris du temps pour s'approprier, et, dans ce projet-là, c'était arriver à prendre du temps sur les vies de chacun, il n'y a strictement rien d'autre que de prendre du temps...

La violence des gens ?... Toute rencontre est violente, toute personne qui en rencontre une autre qui a un autre système mental que le sien, d'autres vécus, d'autres traumatismes, c'est

violent. Pour moi, il faut juste prendre du temps ; ça peut paraître un peu subversif, dans le bon sens du terme, mais pour moi, prendre du temps, il n'y a que cette manière-là de casser des phrases toutes faites.

Les mots "rencontre et partage" qu'on entend partout dans tous les festivals ou les manifestations culturelles, les tremplins pour les artistes afin qu'ils deviennent professionnels, tous ces trucs dont la France regorge, le meilleur moyen pour casser ces mots tout faits, ça ne peut se faire que dans le temps... Moi je viens de Paris, Cristina de St Denis, c'est tout con, mais ça crée de la différence... Véronique, quand on s'est rencontré, elle m'a un peu envoyé chier, puis ça c'est transformé avec le temps. Ensuite, c'est juste le temps qu'on est capable de donner à n'importe qui, c'est un travail sur soi dingue...

Cristina Lopes

Dans cette histoire de temps, on ne s'est pas posé la question d'une création de spectacle ; les gens qui sont dans l'équipe, on travaille ensemble depuis longtemps et ces « dit-amateurs » avec qui l'on travaille, fréquentent le café depuis que les scènes slam existent... On n'a donc pas déboulé pour constituer un groupe de travail. Ensuite, il y a le travail de Jean Matthieu.

Pascal Le Brun-Cordier

Oui, le temps du spectacle est mis en forme, ces énergies sont mises en images, en rythme ; quelle est la place du metteur en scène dans un tel projet ?

Jean-Matthieu Fourt,

Je suis un metteur en scène mercenaire sur ce projet, car je n'en suis pas à l'initiative...

Fantazio

En fait, personne n'est à l'initiative !...

Jean-Matthieu Fourt,

C'était, avec tout ce qu'il y avait, arriver à le mettre en forme pour que ça devienne un objet spectaculaire, qui prend lieu dans une salle. La complexité était d'arriver à faire une réelle structure, mais qui laisse une grande souplesse à l'improvisation, à la musique, au slam, pour qu'ils se répondent entre eux. Il y a une « structure molle », on va dire, mouvante... C'était ça mon boulot.

J'ai dû aussi fliquer tout le monde, les amateurs comme les professionnels, tous relous !... Les répétitions, ça a été compliqué de bout en bout... Pour le rendu artistique, j'espère que personne ne se rend compte de qui est amateur ou professionnel...

Pascal Le Brun-Cordier

Ça ne se joue pas comme cela et ce n'est pas l'enjeu pour le spectateur. C'est plutôt une circulation d'énergie, de renvois...

Je me suis demandé aussi qui était payé ?

Tous

Oui, là ça pose un problème...

Jean-Matthieu Fourt,

Dans cette structure molle, il y a dix personnes qui sont payées. Cinq professionnels payés : Fantazio, Bilou qui fait du beatbox, Hocine Ben qui est slameur, Sarah Guem, danseuse hip hop orientale et Marko 93, graffeur. Quatre personnes pour l'encadrement : Nathalie Bitan et moi pour la mise en scène, Cristina et Véronique. Il y a aussi un régisseur lumière et un régisseur son et la Déco qui sont également payés.

Véronique Mavera

Ça a posé des problèmes, notamment pour certains amateurs qui se construisent professionnellement. Dans ce spectacle, il y a beaucoup de slam, mais ce n'est pas une scène ouverte et donc la problématique d'être payé ou pas c'est effectivement posée. Ce projet

répondait à un besoin de passer de la scène ouverte à cette Fabrique, on n'a pas vraiment eu besoin de rechercher les participants.

Fantazio

C'est quand même Cristina qui a regroupé à la fois des personnes venant de la maison de retraite et des slameurs du café culturel ...

Véronique Maver

C'est tous des slameurs qui tournent autour du café culturel depuis déjà neuf ans. Quand il y a eu le projet de la Vilette, on ne s'y attendait pas, ça a été un beau moment du projet, et certains se sont posé la question d'être payé. Cette question professionnel-amateur, on en a beaucoup discuté. Au Limonaire ou sur d'autres scènes, on essaye de formaliser ça, mais là, ça n'a pas du tout été contractualisé, et l'on va y réfléchir, car on n'a pas du tout ce rapport à l'amateur... Y'a rien de politiquement correct dans ce projet !... Quand on parlait de différence, de partage, la contrainte d'une heure trente à la Vilette ne permettait pas que tout le monde passe. On a donc sélectionné les passages et chaque jour, ça change de personne, et ça, ça été très dur pour eux.

Pascal Le Brun-Cordier

J'ai une question sur les formats, sur la diffusion. Beaucoup ont répondu sur le questionnaire que, pour donner plus d'impact, il faut donner plus de diffusion ; or, c'est compliqué, car vous ne rentrez pas dans les cases...

Où est-ce que ça peut se diffuser ce cabaret urbain ? Est-ce qu'on comprend aussi la singularité du projet ? Comment ça circule ?

Cristina Lopes

On ne se pose pas du tout la question, c'est au coup par coup ; on a envie de continuer le projet en gardant cette forme modulable. Notre idée serait de reconstruire à chaque fois un nouveau groupe avec de nouveaux amateurs, s'installer sur des séances et remettre la même formule en place. On a travaillé dans cette continuité de temps et de rencontres et je pense que l'on continuera dans cette perspective. Nous pensons faire quelque chose avec les Turbulents, avec Philippe Duban, du centre Adam Shelton à Saint Denis, un centre pour autistes où Fantazio a travaillé.

Pascal Le Brun-Cordier

Donc, la diffusion n'est pas un problème ; ça s'invente au fil des rencontres ?

Cristina Lopes

On n'est pas dans une stratégie carriériste ...

Pascal Le Brun-Cordier

Pas forcément dans cet esprit-là, mais pour donner plus d'impact, pour que le partage de cette expérience soit plus grand...

Fantazio

L'impact n'a rien à voir avec le grossissement. Je pense à ce qu'on a fait au Limonaire qui est un tout petit lieu qui n'accueille que 80 personnes maxi... Se poser la question à l'avance de comment ça peut grossir, pour moi, ce n'est même pas la peine d'y aller, c'est fini... Dès qu'il y a spectacle, on a l'impression qu'il y a tout de suite une logique qui se met en place, à tous les niveaux, de succès, grossissement... Ça fait du mal à tout le monde... Faut juste faire le truc dans des lieux très différents. Ensuite, avoir des gens autour qui nous font confiance ou pas. Il m'est arrivé de parler avec des gros tourneurs de musique à Rennes et j'ai compris que c'était comme une sorte de logiciel mental, soit ça le fait soit tu galères...

Débat avec la salle

Pascal Le Brun-Cordier

Catherine, vous, vous avez diffusé le spectacle, vous souhaitez le montrer ? Moi j'ai l'impression qu'il y a peu de portes qui s'ouvrent quand on ne rentre pas dans les cases.

Catherine Régula

Il n'y a pas assez de diffusion effectivement. Nous, on souhaitait être diffusé, car, puisqu'on a un spectacle entre les mains, l'objectif est de le jouer, car plus on joue, plus on progresse artistiquement et humainement.

On a, comme vous, pas du tout mis en place une stratégie de vente de spectacle ; tout s'est fait à partir des rencontres et du bouche-à-oreille.

Je voudrais justement parler de cette programmation libre : on a eu la chance d'être programmé par des gens qui ne sont pas programmeurs, de jouer dans des lieux improbables, comme une salle du service jeunesse, un tout petit théâtre à Arcueil, des lieux pas techniquement équipés.

Parallèlement à ça, on a vécu les Rencontres de la Villette, ce qui n'est pas rien. Cela a fait rebondir le spectacle, non pas auprès des grands théâtres, car ils n'en ont rien à foutre, mais auprès de Services Jeunesse qui ont voulu faire venir le spectacle.

Je trouve cela génial, car ceux-là, ils n'ont pas de pognon, pas de salles, mais ils arrivent à entretenir des collaborations avec les théâtres de leur ville, et ils trouvent un lieu, du pognon et ils vont à la pêche du public. Cette programmation est faite librement, par des gens qui ont aimé le spectacle et qui l'achètent librement.

On est hors circuit, mais ça génère des enthousiasmes, et chaque fois qu'on joue ce spectacle, c'est dans un contexte génial de rencontres.

Cristina Lopes

Ça se fait naturellement, c'est une question de sens pour nous ; on a envie que ça vive, mais pas à tout prix

Pascal Le Brun-Cordier

J'ai une autre question sur la communication du projet, les mots qui sont utilisés pour parler du projet. J'ai regardé sur des sites Internet, sur le vôtre, et je trouve que toute cette prose qui vente la communauté idéale, la diversité comme une espèce de ville réconciliée de communauté utopique... Je me suis demandé du coup où j'allais tomber, et je trouve que ça vous dessert, la façon dont on parle de vous. Ça ne correspond pas aux aspérités, à la vitalité, à l'émotion partagée du projet.

Fantazio

C'est vraiment un problème. Le journal municipal, lui, il y a une logique d'autopromotion de la ville. Trouver les mots pour nous-mêmes, on a essayé plusieurs moutures et l'on a opté pour un truc relativement simple, sans commentaires. C'est juste l'opposé et, à la rigueur, ça ne donne même pas envie de venir... Le problème, c'est de trouver le juste milieu, donner envie de venir sans être pute et raconter un truc simple avec le risque de ne pas être vendeur du tout, c'est pas simple ...

Bruno Six, directeur adjoint des <missions sociales Fondation Abbé Pierre

Je suis un peu perdu devant l'immensité des sujets abordés. Partager l'art, transformer la société, moi, ça m'évoque plutôt la question de jouer sur les leviers de la transformation et je trouve que les décideurs politiques sont un peu décalés par rapport aux besoins des territoires sur lesquels il faut intervenir.

Partager l'art, il y a plusieurs façons de l'envisager, et, de notre point de vue, on a souhaité utiliser l'art comme un des supports pour toucher les quartiers dans lesquels on estime que les habitants sont un peu enfermés. Pas sous un angle exclusivement de production de spectacle,

mais pour voir comment, en s'appuyant sur des partenariats entre des équipes artistiques et des porteurs d'animation sociale, à travers des MJC et des centres sociaux, on pouvait toucher autrement des populations et des publics qu'eux-mêmes ne touchent pas.

Il nous semblait que c'était un angle par lequel il fallait travailler dans ces territoires pour démolir cette notion de quartier qui est fabriquée. En même temps, je pense que ça ne doit pas être un but en soi de faire des spectacles avec des jeunes, ni pour leur faire miroiter un métier, mais plutôt pour toucher un registre d'expression qui n'est pas souvent porté et qui part du principe que les habitants sont plutôt des ressources que des problèmes.

Comment le faire émerger de façon à ce que les décideurs politiques, qui sont un peu aveugles à cette réalité-là, s'en saisissent ?

Il y a tout un effort de pédagogie à envisager, ce qui suppose le faire, le montrer, le raconter. On a monté un projet, qui s'inscrit sur plusieurs années, » Dynamique culturelle des habitants ». L'idée est de créer des dynamiques dans des endroits qu'on a appelé des sites pilotes, 3 quartiers. On avait un partenariat avec le ministère de la culture, la DIV, le FASILD, les organismes HLM. Notre entrée de la Fondation Abbe Pierre pour le logement des personnes défavorisées, est une entrée d'habitat dans laquelle on met autre chose que du bâti.

On s'est appuyé sur la dynamique des associations du volet social, en pensant qu'on pouvait, en s'appuyant sur ces structures d'éducation populaire, provoquer autre chose grâce à la complémentarité de la posture des artistes.

Il s'est révélé que c'était très compliqué, ça demandait beaucoup de temps, mais on arrivait à faire émerger des actions qui entraînaient des transformations dont on n'a pas forcément l'habitude de rendre compte. On voulait témoigner autrement de ce que peuvent vivre des personnes confrontées à l'expérience de participer à un projet de cette nature-là.

Pascal Le brun-Cordier

Qu'est-ce qui se transforme, à quel niveau ?

Bruno Six

On touche à des dimensions intimes des personnes, qui n'ont ni l'habitude ni l'expérience de parler d'elles-mêmes, en tant que groupe qui se constitue dans des occasions données.

Finalement, de la meilleure façon qui puisse être, puisqu'elles peuvent donner à voir ce qu'elles sont, avec leur histoire, leur mémoire et leur culture. Ce sont les artistes qui arrivent à faire émerger la puissance d'évocation et de partage que les personnes recèlent, ce qui ne peut pas se réaliser dans un temps court avec un présupposé qualitatif.

C'est dans la durée qu'on peut attendre des choses de ce processus. On touche à la question de partager la pratique artistique comme une révélation à soi-même qu'on peut avoir une idée de soi, de son destin et de son avenir différente et qui ne s'inscrira pas forcément dans l'espérance de devenir un artiste.

Vous avez dit magique...

Jean-Matthieu Fourt

On a du mal à répondre à vos questions, car je ne me considère pas comme un professionnel de l'action culturelle sur ce projet-là. Ce qui l'a rendu possible, c'est la présence du lieu, le café culturel, un lieu ouvert depuis dix ans, avec des programmations slam, musique.

Cela est devenu possible sans qu'on ait eu l'impression d'avoir fait un travail d'action culturelle. On n'est pas en surplomb avec les gens avec lesquels on a travaillé. Le travail qu'il y a eu en amont, il est quasi invisible. C'est dix ans de présence d'un lieu et d'une programmation et, parallèlement, le travail qui a été fait avec la maison de retraite avec Philippe Valin.

C'est la rencontre entre deux lieux qui a produit l'existence de ce spectacle ; on a un spectacle presque de manière magique.

Pascal Le Brun-Cordier

C'est la posture de l'action culturelle qui peut, elle, parfois empêcher que ce genre de chose se produise...

Florence Castera

Quand je vous entends, quand on parle de quitter ses représentations, on est en plein dedans... Vous, vous avez une représentation de ce qu'est l'action culturelle ; moi, j'ai plein de représentations mais un garde-fou qui fait que j'essaie de m'en défaire avec pour seule façon celle de rencontrer les gens. Quand les rencontres sont fortes, il naît quelque chose de simple, comme il naît quelque chose de lieux.

On vous entend d'autre part dire que « c'est magique »...

Fantazio

...Magique... C'est un mot dangereux...

Florence Castara

Moi je crois qu'on est dans une société où ceux qui sont nouvellement arrivés, les jeunes, sont dans une société magique, car il suffit d'avoir ou pas de l'argent, mais de faire le nécessaire pour faire la chose dont on rêve. On est dans l'immédiateté, dans le côté magique de la chose. Or, le spectacle que j'ai vu hier, il y a du travail derrière, du resserrage...

Jean-Matthieu Fourt

Ce n'est pas à ce niveau-là que je parle, pour moi, la magie, c'est de la prestidigitation, on ne voit pas le travail qui est derrière.

Fantazio

Moi je pense que c'est de ne pas avoir de formule à l'avance et de se retrouver devant un truc qu'on n'aurait pas soupçonné.

Florence Castera

Vous êtes aussi dans une expression artistique avec des amateurs et des professionnels et la vertu de ces objets artistiques est de faire sauter les barrières, mais je me méfie de la chose qui apparaît tout d'un coup... Il est certainement nécessaire de se donner la disponibilité, dans un processus de création, d'être en dehors des clous, d'avancer, d'improviser, mais il y a tout ce travail qui est fait...

Fantazio

... La magie des textos...

André Ricros, agence des musiques traditionnelles en Auvergne.

Les choses que j'entends depuis ce matin sont fort intéressantes, mais ce qu'il me manque c'est les phénomènes de trajectoire. Quelle est l'analyse du contexte dans lequel vous vous trouvez et pourquoi vous avez mené ces opérations, pour fabriquer quel type de société ? Par rapport à l'intitulé de cette rencontre, on parle du milieu, mais on ne sait pas à quoi l'on va arriver. J'étais venu pour voir si ça pouvait m'éclairer par rapport aux problèmes auxquels je suis confronté qui ne sont pas des situations de milieu urbain, comme vous semblez le partager pour la plupart, mais en milieu rural où il y a d'autres formes de difficultés ; l'isolement et la souffrance des gens n'est pas la même. J'aimerais bien comprendre comment vous pensez le monde et comment vous comptez agir dessus, puisqu'il s'agit de transformation de la société ?

Concernant le territoire d'où je viens, on est avec des gens qui vieillissent, des gens complètement enfermés, et, si on continue comme cela, même le service public ne pourra plus les atteindre. Il n'y a qu'un habitant sur deux qui soit dans quelque chose d'un tantinet urbain...

En tant qu'acteur culturel, ma question est : qu'est-ce que je fais sur ce territoire ? Quels sont les leviers qui sont les miens pour que mon travail modifie la société et évite cette espèce de casse qu'il va y avoir sur le territoire sur lequel je suis implanté ?

Je suis bien obligé d'analyser cette situation socio-économique et voir comment je peux m'inscrire à l'intérieur. Jusqu'à présent, on était dans une espèce de case, responsables d'une esthétique et des musiques traditionnelles, de la mémoire, mais aujourd'hui on est bien obligé de s'inscrire dans une grande chaîne où l'on est un tout petit maillon, mais encore faut-il avoir une idée de vers quoi l'on veut aller et quel type d'individu on veut fabriquer pour demain. Le milieu politique n'a pas l'habitude de travailler avec des gens comme nous, notre région est complètement démunie, comme on n'est pas en milieu urbain, on est sous-doté, c'est la galère...

J'aimerais entendre les moteurs, le sens qui vous anime, de manière à voir s'il peut y avoir une communauté de démarches et se retrouver sur ces terrains-là. Les exposés de ces projets ne créent pas suffisamment de lien par rapport aux problématiques que nous traversons. Si l'on peut conceptualiser l'action culturelle de demain, il me semble que ça permettrait d'être moins isolé.

Max le Guem

J'ai certes une vision personnelle de la société vers laquelle je veux aller mais je travaille-là en tant que directeur d'une MJC.

Dans nos statuts, il est dit que « les MJC défendent les valeurs républicaines » ; ça ne veut pas dire grand chose aujourd'hui, bien que ça dise plein de choses pour moi.... Je retiens toutefois que la République est un système, qui est une croyance, dans lequel on pense que l'homme est en capacité d'agir sur son devenir pour pouvoir diriger son existence et changer l'ordre des choses, s'il estime que c'est nécessaire. Lorsque cette croyance-là disparaît, la République disparaît.

J'ai l'impression qu'on est entré aujourd'hui dans une autre croyance pour toute une série d'habitants qui sont eux en incapacité à pouvoir agir sur l'ordre des choses à ce niveau-là. Notre but, par rapport à la transformation sociale est de recréer un autre imaginaire. Par rapport au projet de Ris-Orangis, ce que j'ai vu en termes de transformation sociale chez ces jeunes, c'était la possibilité pour eux de pouvoir imaginer les choses autrement. Je ne suis pas là pour faire la révolution bolchevique, je mets mon travail à ce niveau-là.

Être en capacité de retrouver cette croyance qui n'est rien d'autre que la croyance républicaine du fait que l'homme est en capacité d'agir pour la transformation des choses qu'il a décidées de transformer.

Rien que cela, à l'échelle d'une ville, c'est énorme. Il y a des mots qui font vraiment très mal : quand on met dans un projet le mot « transformation sociale », on te demande ce que c'est ! Si tu mets le mot « politique », on te demande pourquoi as-tu écrit ça ?

Par rapport à l'Auvergne où les gens subissent une situation, la question culturelle est : est-ce que je peux agir sur mon mode de vie propre, décider de mon devenir ? Il faut travailler un autre imaginaire et l'artiste est extrêmement utile pour cela.

Philippe Mourrat

Tout ça, c'est l'idéal de l'éducation populaire. J'aimerais, comme réponse, faire une citation d'un artiste, le metteur en scène Benoît Lambert : « La fonction esthétique d'une œuvre réside d'abord dans le déplacement qu'elle crée par rapport aux représentations les plus connues du monde. La force d'une œuvre se dirait dans la force du refus qu'elle oppose à l'évidence béate des significations et des représentations dominantes. Celles, par exemple, livrées par des images réelles des médias en général et de la télévision en particulier . Une œuvre, même petite, même ratée, c'est toujours une guérilla menée contre tous les essentialismes, tous les

fixismes, tous ces discours qui répètent à l'envi que le monde, c'est ça, c'est comme ça, ça se regarde comme ça et ça s'utilise comme ça, c'est naturel, c'est normal, ça va de soi etc. Nous traversons, actuellement, un moment terriblement conservateur, un moment de désolation où tout est fait pour faire croire à l'inéluctable, à l'inévitable et morbide reproduction du même, au maintien sur place, à l'assignation.

La désolation, c'est ce que dénonce Hannah Arendt, ce sentiment que le monde est lourd et écrasant, qu'il est impossible de lui faire face, et qu'il n'y a au fond rien à faire ni rien à espérer. Selon elle, la diffusion de ce sentiment et la résignation qui l'accompagne sont caractéristiques des périodes pré totalitaires. »

Catherine Régula

J'ai été invitée ici pour parler d'une expérience et d'essayer de nous interroger à partir de ces expériences. Je crois qu'il y a un malentendu : ce n'est pas parce que nous arrivons avec rien que nous arrivons vides.

J'ai un affect, comme dit le monsieur, j'ai un cœur, mais j'ai une tête aussi, et il y a des choses dedans.

Ce qui est intéressant pour moi, aujourd'hui, c'est de les entendre ces expériences. Les concepts, les analyses, les rapports, les machins, on a eu tout ça et ça ne répond pas à nos questions et aux vôtres.

Si je viens en Auvergne, je vais rencontrer des personnes qui travaillent autour de vous, on va parler de l'isolement et je vais proposer le rassemblement, voilà. Il y a des réponses à tout ce que les gens peuvent vivre dans tous les univers. Ce serait dommage qu'on développe cette journée sur ce malentendu ; ces expériences sont relatées pour qu'on puisse se réinterroger, n'oubliez pas que nous ayons la tête pleine d'eau.

Carlos Franqui, MJC de Noisiel

(il veut parler sans micro et l'on ne l'entend pas.)

Dans l'action que l'on mène à Noisiel on essaye de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas d'habitude, pour parler de réalités, de choses qui d'habitude n'ont pas de représentations dans les circuits de la société, à tout le monde et y compris à eux-mêmes.

Je suis d'accord que le but n'est pas de faire un produit, mais l'objectif c'est que ces personnes puissent se dire qu'elles peuvent commencer à parler et ne pas arrêter de parler par la suite .

Serge Saada, Cultures du cœur

Une petite remarque : à qui s'adresse-t-on dans les éditoriaux ? C'est vrai qu'il y a des spectacles fantastiques et l'on se demande si on ne maintient pas la bulle, à un certain moment, d'un projet culturel, quand on lit l'éditorial.

Une autre chose qui me paraît fondamentale : ce que j'ai pu constater sur les 500 000 sorties culturelles qu'on accompagne chaque année, c'est que les deux barrages fondamentaux sont la lenteur et le temps, dans la réception même d'un spectacle. La principale difficulté qu'ont les publics, c'est d'accepter la lenteur sur le plateau et le silence, qui parle beaucoup du monde d'aujourd'hui frappé d'immédiateté. Je pense d'ailleurs être parfois victime aussi de ma propre impatience. Si on ne pose pas cette question, on ne peut pas non plus s'affranchir des contenus dans la réflexion qu'on a, de ce qu'on propose et du temps qu'on propose aux gens.

(Maïwenn Joubert, prof de collège

Monte des projets sur l'art urbain via Slam&Cie

Je voudrais parler des difficultés que j'ai rencontrées pour monter un projet avec les élèves, notamment les financements. En début d'année, je regorgeais d'idées sur les arts urbains, je souhaitais que les élèves puissent pratiquer les arts graphiques, rencontrer l'artiste Nemo, qu'ils touchent au slam ou à la capoeira.

Pour ce qui est des sorties, j'ai trouvé très alléchant le programme des rencontres, mais c'est difficile de faire sortir les élèves de l'école (difficile aussi de faire venir les artistes à l'école) ; je regrette que les rencontres ne proposent pas un spectacle en journée)

Véronique Maveria

Je voulais répondre au monsieur qui vient du Cantal. Quand on a vu l'intitulé de la table ronde « Transformer la société », on s'est dit qu'on n'est pas là pour transformer la société... C'est sur scène que tout se joue, quand on est tous ensemble ; on est 36 sur le projet, on est bien, c'est vrai que c'est parfois un peu fusionnel et je suis là pour baisser un peu le curseur... Cela a pris beaucoup de temps pour rassembler tous ces gens ; c'est 9 ans de rencontres.

Il y a des choses qui se passe, on se transforme. On parlait des représentations qui sont en mouvement ; moi, j'ai plein de croyances militantes et je suis arrivée avec, et, quand on se rencontre les uns avec les autres, qu'on travaille ensemble, c'est vrai qu'on peut se dire alors que la société est transformée. Mais tu ne montes pas des projets en te souciant des rapports sociaux, on est des acteurs culturels et pas des acteurs sociaux.

Les réseaux, la programmation libre...

Corinne Faure, Cie DK – Bel

Nous on a un gros problème de diffusion et le problème, c'est qu'on est amateur... On a envoyé sur le projet 50 dossiers et 50 DVD à des théâtres, des programmeurs et l'on n'a eu aucune réponse, à part les Rencontres de la Villette. J'ai mis un an à comprendre qu'il fallait rentrer dans un réseau pour être programmé quelque part, pas pour être payé, juste pour danser. J'aimerais bien avoir des pistes...

Pascal Lebrun-Cordier

C'est vrai qu'il y a beaucoup de témoignages avec les portes qui se ferment... Je pense à la FNTAV, nouveau nom du Chaînon Manquant qui défend ces valeurs solidaires de culture politique

Didier Ruiz, metteur en scène

Il faut arrêter d'envoyer la responsabilité aux réseaux, aux institutions, aux décideurs et dire, je suis le réseau, je suis l'institution, je suis le décideur, je fais. Je crois que le mot « désir » est un peu absent de notre vocabulaire ce matin... C'est peut-être l'occasion de le ré introduire et dire qu'avec votre désir, Mademoiselle, vous changez le monde, et je vous le souhaite, car vous en avez la force. Le réseau que vous allez mettre en place deviendra à un moment votre réseau. Je pense au monsieur de l'Auvergne aussi, il faut être sans arrêt dans l'invention, et ne reprochons pas à ceux qui sont en face de ne pas inventer à notre place.

Pascal Le Brun-Cordier

... Nous sommes le réseau...

Didier Ruiz, metteur en scène

Je crois qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même et faisons notre place ; si vous attendez à la porte de la DRAC, on le sait, il ne se passe rien. Écoutons nos désirs.

Fantazio

Ce qui est complexe c'est que Corinne se sent dans une posture de demande, dans une situation de confusion, avec l'impression de ne pas avoir d'outils. ; Il y a une situation assez perverse, un jeu de pouvoir des institutions.

Être son propre réseau, ça peut s'entendre, mais c'est une longue suite d'expériences et de hasard. Le problème, c'est de se dire, il y a des réseaux et cet isolement qu'il y a entre les réseaux et les gens, c'est monstrueux. L'isolement, ce n'est pas que dans le Cantal, à Paris, c'est pareil, il y a un isolement délirant, une sorte de torpeur collective qui est paralysante. Ensuite, si on a la chance de rencontrer des gens qui vont nous aider...

Cristina Lopes

Il y a un problème de prise de risque aussi

Fantazio

On parle de lieux, mais dans la rue déjà, ça pose problème pour y faire des trucs ! Pour moi, la culture, elle s'est faite au fil des siècles dans la rue. Depuis 20 ans, il n'y a pratiquement plus de vie à Paris, vraiment. Des lieux comme les Rencontres de la Villette, ce sont des sortes des soupapes, c'est déjà bien... Mais, si quatre jeunes veulent danser sur la place, pourquoi se font-ils jeter par les flics au bout de dix minutes ? Aujourd'hui, faire quelque chose dans la rue, c'est être dans une posture de clodo, c'est tout cette image-là, enfoncée par la télé, qui fait de la rue un truc vulgaire. Pourquoi des jeunes qui voudraient faire de la soupe chinoise ou de la ratatouille qu'ils vendraient 2 € au coin de la rue, pourquoi c'est interdit en France ? Ça part de là aussi pour moi ; l'un fait sa soupe, un autre arrive et joue un truc, une rencontre se crée avec un autre qui danse... Quand on parle de réseaux, on parle de lieux clos où il va falloir aller à tout prix.

Marcella Perez

Moi je suis aussi d'accord avec ta posture... Créer son propre réseau, c'est peut-être aussi un point de départ ; si on reste assis en attendant que, finalement le temps passe et rien ne peut arriver...

Je voudrais témoigner de mon expérience avec le « Lexik des cités », qui a finalement été édité par le Fleuve noir. Sachez qu'on a été contacté par 7 éditeurs, et non des moindres, qui sont venus à nous. C'était un peu comme le monde à l'envers ; nous avons eu le loisir de choisir.

Fantazio

Vous étiez en position de force...

Marcella Perez

Une position de force qui vient de rien, d'un projet financé dans un appel à projets « Lutte contre les violences », un travail en huis clos dans des délires pas possibles et, par hasard, quelqu'un qui nous demande au micro de raconter notre histoire, on ne sait même pas comment il en a eu vent d'ailleurs... Un jeune m'a demandé à ce moment-là si on pouvait dire au micro qu'on cherchait un éditeur... L'appel était lancé.

Fantazio

C'est une alchimie qui se fait, plutôt que le hasard...

Marcella Perez

Oui ; votre témoignage m'a beaucoup parlé dans le fait de « laisser l'espace ». Je ne viens pas des cités ni ne parle le langage des cités ; l'association ne peut pas porter dans le « faire » ce projet-là, mais le seul mérite qu'elle a eu c'est de laisser l'espace vide, de travailler le vide et qu'il puisse être comblé au fur et à mesure.

Ça c'est un vrai travail que de ne pas être dans une programmation en amont.

Si on avait dit au départ à ces jeunes qu'on allait devoir à un moment se confronter à des dictionnaires d'étymologie, ils seraient partis en courant.

L'idée, c'est que le projet c'est un processus.

Je pense que c'est de cela que le monsieur de l'Auvergne voulait parler. Il y a un trajet, un point A et un point B, et peut-être que dans ce trajet AB, on peut laisser l'espace au porteur du projet, et, en l'occurrence, pas obligatoirement aux structures qui accompagnent. Construire et aboutir ce projet, y trouver, non pas des conflits, mais des difficultés à surmonter. Cette synergie difficulté et solution est intéressante, mais le travail principal est de ne pas combler en amont. Il me semble que c'est « très français » de vouloir tout programmer à l'avance, et l'on ne laisse pas à cet informel qui pourrait nous permettre, en vendant des cacahuètes au coin de la rue, de trouver des partenaires ; je ne dis pas des sous, car ça semblerait dérisoire, mais quand même...

Comment on fait entre le formel et l'informel ? Comment on programme ou l'on ne programme pas ? S'il n'y a pas de boulot derrière, c'est infaisable ; les éditeurs ne se seraient pas proposés s'ils n'avaient pas remarqué le poids du travail.

Michel André, directeur de théâtre, Marseille

Je fais également un travail avec des jeunes et j'aimerais parler des questions que ça me pose. On pourrait dire qu'on peut tous « partager l'art » ; cette seule notion me questionne déjà...

Sur cette question de réseau, certes, on peut en créer un, aller chercher de l'argent, mais je pense que les théâtres qui existent devraient plus jouer leur rôle, c'est-à-dire s'ancrer plus encore dans le territoire où ils sont.

Transformer la société, qu'est-ce qu'il y a à transformer dans la société ? Partager l'art, c'est quoi ? J'aimerais bien qu'on se questionne. Nous avons tous, en commune ici, un travail régulier avec les habitants

Fantazio

Il faut dire quand même que le cinéma et le théâtre, ce sont quand même des milieux consanguins...

Michel André,

Sur l'expérience de « l'œil du cyclone », on a envie d'en savoir plus aussi sur les artistes-adultes, pas seulement sur les jeunes, qui ont envie de travailler avec les habitants.

Il faudrait peut-être aussi transformer les théâtres, transformer la société c'est travailler sur du lien, essayer de décroquer des choses. On sent, en tant qu'artiste qu'on travaille dans un monde extrêmement cloisonné et l'on a envie de rentrer en résistance en nous mettant à travailler avec des gens avec lesquels on ne travaille jamais, et pourquoi ça nous intéresse de travailler avec ces gens-là ? Il y a plein de questions qui mériteraient d'être soulevées et ce serait gai de le faire.

Philippe Duban, directeur artistique, Turbulences

C'est vrai que je ne perds pas de vue qu'il y a tout un pan de la culture, toute une forme de syndicalisme, une organisation des croyances par des religions qui sont là pour canaliser toute émergence de révolte ou d'expression singulière.

Ce qui peut nous réunir aujourd'hui autour de ces rencontres c'est le désir de s'impliquer dans un tissu urbain ou rural, un tissu humain de manière à faire émerger des expressions nouvelles et d'envisager de s'approprier l'espace d'une autre manière.

Il est grand temps de pouvoir articuler les réseaux et créer une dynamique.

Pour la culture, maintenant, il y a un numéro d'objet, c'est-à-dire que, pour la création, il faudra envisager 28 dates, qu'il faudra donc proposer à des structures déjà bien en place, avec une programmation déjà envisagée depuis des années ; c'est assez caractéristique de dire qu'on va créer avec cette notion d'objet, on ne parle pas de personne ... Il est donc très utile de créer sur le terrain national et international cette synergie pour que l'expression domine.

Dans le travail passionnant du café culturel, je ne suis pas surpris de voir que ce qu'ils apportent, ça touche énormément, car il y a un vrai travail de fond, 10 ans de travail de mise en relation et une véritable authenticité.

Je crois qu'il faut qu'on aille vers cette authenticité collectivement.

PROJET 3 : LE LEXIK DES CITÉS

Association Permis de vivre la ville

Marcella Perez : coordinatrice du projet
Cédric Nagau ; dessinateur

Pascal Le Brun-Cordier

Je voulais évoquer un certain nombre de points, notamment par rapport à la question soulevée par Corinne Faure de la Cie DK-Bel au sujet de la diffusion,

Didier Ruiz disait « nous sommes le réseau » ; une conception politique où l'on s'empare des choses, on dit qu'on est le centre du réseau et l'on invente en affirmant. En même temps, il y a des réseaux qui existent et des institutions pour accompagner des porteurs de projets. L'étape qu'on n'a pas évoquée est celle des accompagnateurs de projets. Ils connaissent les institutions, ont une perception des différents champs, de leur diversité, de leur complémentarité, de comment on peut tricoter pour que cela existe.

Certains parmi vous font ce métier, mais je me demande s'il ne serait pas utile de créer des agences de production, de mutualisation des moyens, pour éviter l'isolement.

On va également aborder cette après-midi la question de l'évaluation. Ma conviction c'est qu'il faut produire ses propres indicateurs, sa propre grille d'évaluation. L'institution le fait, on écouterait la Fondation de France nous parler de ses critères, mais c'est aussi aux acteurs culturels de donner leur point de vue sur la juste évaluation ; Il faut donc produire de l'outil, des textes, de la formalisation autour de cela.

Film, extraits de Lexik des Cités, sur le projet de Marcella Perez

On pressent ce qui se transforme et notamment dans la représentation de la société puisque la transformation de la société, c'est la transformation des représentations de la société. Le pouvoir, il est dans les mots, c'est par les mots qu'on fait advenir le réel.

Le projet Lexik des Cités met en exergue ce processus.

Quelle a été la dynamique de création de ce projet ?

Marcella Perez

C'est un projet qui démarre en 2004, qui répond à un appel à projet « Lutte contre les violences ». On s'est posé la question d'inverser l'appel à projet, car on supposait d'emblée qu'on allait nous emmener sur le terrain des violences produites par des jeunes. Le groupe de travail a décidé d'inverser l'hypothèse de la violence et a souhaité parler des violences subies. On a mis en avant le langage comme étant un réel problème d'intégration, puisque c'était un langage qui prêtait à stigmatisation.

On a eu une réponse positive et l'on est parti de manière complètement innocente, sans avoir pris la dimension du travail, ni surtout le terrain dans lequel on allait oser rentrer, c'est-à-dire la linguistique et tout ce que cela comporte derrière comme identité par rapport à la France. On a commencé par collecter des mots, par faire un travail de définition.

C'est plutôt à posteriori qu'on s'est posé des questions plus essentielles, de comment définir ce paysage linguistique dont on voulait rendre compte ; on l'a appliqué aux mots déjà sélectionnés pour s'apercevoir qu'on était rentré dans quelque chose d'assez complexe.

La volonté et la passion avec laquelle le groupe avaient pris à cœur de mener ce projet a été le moteur qui nous a permis de surmonter toutes les difficultés, comme celle du dictionnaire, celle de la rencontre, celle des médias avec tous les pièges qu'on a su éviter. Je pense à la difficulté de l'édition, celle de la diffusion, celle d'en rendre compte.

Peut-être qu'il y avait aussi dès le départ cette envie de vouloir changer quelque chose au niveau de la société. On était témoin, l'association et les jeunes qui ont participé au projet, d'une pression sur eux. Les stigmatisations, quand ça concerne des jeunes, c'est quelque chose qui détruit énormément, et donc comment en rendre compte ?

L'intention de ce projet, qui était l'essence même qui nous a permis de tenir tout le long, était d'interroger l'autre par rapport à une vision préconçue sur ce qu'était cette jeunesse-là. Comment on lutte contre la perception d'une personne lambda qui prend le métro tous les jours ou qui vient de province et peut avoir, d'après nous, une vision erronée ou incomplète de ce que peut être la jeunesse des cités ? C'est cette volonté d'infléchir cette vision qui nous a fait tenir.

Est-ce qu'on a réussi ? Je n'en sais rien. On a beaucoup parlé, réfléchi. Le bouquin a été édité à 30 000 exemplaires.

La forte médiatisation qu'il y a eu sur ce livre est indépendante de notre volonté.

Il y a eu une centaine de textes écrits, une trentaine de télévisions plus de la radio. Je pense que ce qui a provoqué cet engouement c'est qu'on est rentré dans un territoire qui n'était pas censé être investi par des jeunes des cités.

Ce n'est pas du rap, ce n'est pas du sport, on a osé rentrer sur le terrain de la linguistique avec tout ce que cela comporte comme idée d'identité. Les détenteurs de ce patrimoine, on a en face des Finkielkraut et d'autres, nous mettent en alerte comme si on était en train d'assassiner la langue française (ça nous plaît beaucoup de faire remarquer qu'« assassiner » est un mot d'origine arabe)...

On s'est retrouvé mêlé à des débats qui, au départ, nous dépassaient collectivement. Dans ce chemin qu'on a parcouru sans directive autre que notre flair commun et collectif, on s'est armé pour pouvoir résister à des arguments.

Il a fallu non seulement qu'on s'acharne avec ces dictionnaires d'étymologie, mais qu'on s'instruise pour pouvoir répondre.

Pascal Le Brun-Cordier

Vous avez su trouver un allié en la personne d'Alain Rey, linguiste des éditions du Robert qui a écrit la préface de votre livre ; c'était stratégiquement astucieux d'avoir cette carte-là...

Marcella Perez

Dans le questionnaire que vous nous avez remis il était question du terme « conflit » auquel je préfère le mot de difficulté. Je trouve que le terme de conflit a une connotation un peu négative, alors qu'on peut dépasser une difficulté...

On n'a rien prémédité ; tout est arrivé de manière naïve et innocente. On a rencontré des difficultés, bien sûr... Je n'aime pas parler des institutions, car elles n'ont d'existence qu'à travers la personne qui, à un moment donné, parle au nom de ; comme ces personnes sont diverses et variées, l'institution a plusieurs visages... Donc quelqu'un, à l'éducation nationale, avait commencé à craindre énormément ce projet, car elle ne comprenait pas qu'on ose faire rentrer, par ce travail, la langue qu'on entend à la récré au sein de la classe, finalement...

Nous avons rencontré également M. Goudailler, doyen de la Sorbonne qui a écrit un bouquin qui nous a beaucoup plu : Comment tu tchaches ? L'idée de faire interagir ces deux personnalités était de provoquer une vraie rencontre, pas de préfacer le livre, mais cela nous a effectivement protégé, car je pense que sans lui on aurait été plus fragile.

Là, on parle de l'objet final ; j'en comprends plus l'intérêt d'ailleurs à posteriori. En effet, pendant la construction du projet, on était dans les aller-retour à l'intérieur du groupe, dans le faire. Cédric dessinait des choses qui alimentaient l'énergie du groupe, on a rigolé comme des

fous avec les quiproquos ; on a déliré autour de leur culture, de leur manière d'intégrer des mots venus de partout, d'en inventer un maximum, d'être dans la culture de l'image...

C'est un projet parmi d'autres projets ; le dénominateur commun est la manière dont on travaille ; les porteurs de projet sont réellement là pour imaginer comment faire avancer quelque chose.

Pascal Le Brun-Cordier

Je voudrais donner la parole à Cédric qui était avec Franck un des jeunes qui dessinait

Cédric Nagau

On était dix jeunes, quatre garçons et six filles. Franck a travaillé toute la partie graff et tag et moi tout ce qui est dessin ; on a tous travaillé sur la maquette.

Ce que ça a transformé ? Tout ! Déjà, je me suis coupé les cheveux... ça a changé ma vision sur la langue française. On a fait un travail empirique avec ce lexique ; on sait que certains de ma génération lisent par contrainte, qu'ils sont plus téléphones portable etc. ; donc il fallait que ça soit accrocheur, ce lexique, visuel, qu'un jeune soit tout de suite accroché par l'image et ait envie de lire la définition. On a réfléchi, on n'a pas fait ce travail à l'arrache...

Je suis devenu un accro : je bouquine tout le temps ! On dit que je crâne dans le train, alors que pas du tout... Je bouffe du livre ; dès que j'entends un mot bizarre, il faut que je cherche d'où il vient ; j'ai été piqué, c'est fini !

Les journalistes nous disent que c'est un langage crypté et qu'avec ce livre, on dévoile un peu notre jardin secret... Moi je dirais que ce n'est que quelques miettes ; la langue Française évolue tout le temps, tout va très vite... Maintenant on essaye de convaincre les jeunes d'avoir un projet mais surtout d'aller jusqu'au bout de ce projet en se faisant accompagner. C'est vrai qu'au début, si on nous avait dit qu'il fallait lire des tas de bouquins, se couper du réseau pour travailler, on aurait dit « ça va aller, mais sans moi » et puis on s'est jeté dans la piscine sans savoir si l'eau était profonde ou pas, ou même s'il y avait de l'eau. On a appris beaucoup de choses et c'est ce que qu'on essaye de faire passer au plus jeunes comme message...

Carlos Franqui

Comment avez-vous trouvé les jeunes ? Moi, j'adore l'argot parisien que l'on trouve parfois encore en banlieue, n'est-il pas le papa du Lexik des cités ? Avez-vous cherché à faire des liens ?

Marcella

Je vais répondre sur le premier point. On n'a pas fait un casting ; les dix jeunes qui ont participé sont un échantillon banal des jeunes des cités ; certains ont dû s'accrocher au niveau de l'assiduité... Notre association a reçu, en 2002, par la Fondation de France le Trophée pour la participation, ce qui veut dire que notre savoir-faire est de réussir à impliquer et à mobiliser les jeunes à partir de quelque chose qui leur fait tilt. Notre mission est de permettre que le chemin à l'intérieur du projet soit trouvé, que les obstacles soient levés et qu'on trouve une solution à chaque difficulté rencontrée.

Quand Cédric a voulu faire la maquette, il a fallu qu'il intègre des notions d'informatique, mais tout ça est venu de manière naturelle.

On a un deuxième projet, Poupées Russes ; une pièce de théâtre montée par six jeunes.

Quand on voit leur travail de création soit on se dit qu'on est tombé sur un quartier bourré de talent, soit on admet une fois pour toutes que, dans tous les quartiers, les talents sont là.

Ensuite, comment réussir à conforter la démarche, comment sortir de ces putains de filières qui enferment les jeunes des cités dans des formations étriquées ? Les quatre garçons qui ont porté le projet graphique du livre étaient tous dans des filières électro-techniques, pas par vocation. Ce projet leur ouvre d'autres portes pour l'entrée dans la vie active.

C'est un projet militant et l'on espère transformer quelque chose.

On parlait de diffusion. C'est nous qui avons choisi l'éditeur en qui l'on avait le plus confiance dans le fait qu'il ne pervertirait pas la démarche ; que ça ne soit pas juste un objet, même si on sait que c'est un objet.

En ce moment, on est sur un deuxième projet, qui capitalise et s'ouvre en même temps à d'autres, la création d'une BD. Or, une institution nous contraint de travailler avec des éditeurs de l'économie solidaire. C'est certes louable, mais notre projet s'inscrit dans la logique de la lutte contre les discriminations et notre objectif est de toucher un maximum de gens. Si on a la possibilité, puisque, suite à ce travail, on capitalise aussi nos contacts, d'arriver à mobiliser un méga super éditeur qui va le diffuser partout, on aura vraiment accompli notre mission. Mais on se trouve face à des contraintes administratives qui voudraient nous forcer à travailler avec un éditeur qui n'aurait pas la capacité de diffuser à grande échelle. Je ne comprends pas ce paradoxe. Pourquoi faut-il qu'on s'enferme dans une petite édition ? On s'est fâché avec l'institution, car on ne voulait pas perdre de vue ce pour quoi l'on était en train de bosser.

Son collègue

Cet exemple pose le problème de ce qui est prioritaire dans notre travail. On fait un travail sur la lutte contre la discrimination ; on a trouvé un des plus grands éditeurs, on ne va pas dire non. On a trouvé un compromis avec l'administration, on renonce à 50 % de la subvention, mais on ne cède pas à leur diktat qui va à l'encontre d'un des objectifs recherchés du projet. Il faut qu'on se batte à chaque moment sur tout. Le Lexik des Cités, ça a été une bataille. La couverture a été le fruit de six mois de bataille acharnée contre des personnes du Fleuve Noir qui proposaient une image stéréotypée des banlieues, une couverture, je vous jure, à avoir la honte ! Un mur de briques, je vous dis pas...

Notre devoir est d'accompagner car on a plus d'armes que Cédric, même si on s'est battu ensemble. On a toujours fait les démarches à six ou sept personnes, dont les jeunes, pour les avocats, les éditeurs, c'est notre rôle de les accompagner sur ces rencontres.

PROJET 5

LYCÉE LE DOLMEN (POITOU-CHARENTE)

Gaëlle Praud, metteur en scène, Cie Les Imaginaires en mouvement

Mathieu Furger, chorégraphe

Johan Olivier, élève BEP

Laurent Lussau, animateur au lycée

Pascal le Brun-Cordier

Les deux projets qu'on va évoquer mettent en jeu des personnes handicapées. On va voir s'il y a des convergences, des divergences.

- Un projet qui se déroule à Poitiers : des lycéens du lycée le Dolmen. C'est un projet en cours, avec des impulsions, des désirs, des difficultés. Dans le cadre de son projet d'établissement, le lycée a mis en place des activités culturelles et artistiques. Il y a, dans cet établissement, des jeunes gens en formation BEP carrière sanitaire et sociale dont Johan Olivier. Le projet est mené par le metteur en scène Gaëlle Praud avec Mathieu Furger, chorégraphe et Laurent Lussau, animateur au lycée. Ce projet permettra aux élèves de mieux connaître les personnes handicapées dans le cadre d'une collaboration avec un IEM, Institut d'éducation motrice, à Biard, et d'une Cie Les Imaginaires en Mouvement. Il y a, au sein de l'institut, des animations théâtrales menées avec les handicapés et les lycéens.

Le projet s'appelle Ceci est mon corps, il met en jeu la question du corps, de la sexualité, des questions que vous travaillez en atelier avec les lycéens et les jeunes de l'IEM. Un projet qui mêle théâtre et vidéo et qui est l'occasion de nombreux échanges, non exempt de difficultés...

Vous en êtes à mi-parcours, Pourquoi c'est compliqué ?

Laurent Lussau

De par les différents organismes qui participent à ce projet, il y a plusieurs objectifs demandés. Des objectifs culturels et artistiques, de la part des Cies, et des objectifs pédagogiques pour l'établissement, ainsi que des objectifs régionaux qui correspondent à ma mission d'animateur culturel. Parfois ça coince un peu ; moi, j'essaye de répondre à ma mission qui est de faire venir la culture dans l'établissement.

Pascal le Brun-Cordier

Comment travaillez-vous avec ces 11 jeunes de l'IEM et les 35 élèves du BEP ?

Gaëlle Praud

On intervient tous les deux ensemble par demi classe, deux fois par semaine, pendant 1h30 ; entre les tables et les chaises, on essaye de faire de la danse... Pour ce qui est de l'IEM, on intervient une fois par semaine dans une salle des fêtes, on essaye ensuite de travailler tous ensemble dans une vraie salle de spectacle avec deux plateaux.

On essaye de partir de leur expérience, de ce qu'ils ont envie de dire. J'apporte des textes toutes les semaines et l'on travaille dessus ; j'écris en permanence à partir de ce qu'ils écrivent. Je ne veux pas leur imposer de texte ; on fait également beaucoup d'ateliers d'écriture. Avec les personnes handicapées, je travaille avec elles depuis 6 ans, et là, on ne peut pas partir de textes. Au final, ça va être quelque chose d'hybride, je pense.

Johan Olivier

La première rencontre s'est passé au lycée ; on était tous assis à attendre les handicapés et je dois dire que mon premier réflexe, quand ils sont arrivés, a été la peur surtout sur la façon dont ils se déplaçaient. Ensuite, on a fait des animations sympas, on a bien rigolé, le contact était super. Si c'était dur au début, maintenant, je suis content de les revoir, on s'entend vachement bien, franchement.

Oui, c'est vrai qu'il y a des élèves qui n'ont pas vraiment envie d'être en contact avec eux, mais je ne sais pas vraiment pourquoi...

Ces activités nous libèrent beaucoup : si on a au fond de nous quelque chose qui nous dérange, on peut l'exprimer physiquement par des pas de danse, en gesticulant de n'importe quelle manière. Les textes, je ne me souviens plus très bien, car en ce moment je fais plutôt de la danse...

Gaëlle Praud

On travaille en ce moment sur la thématique de la sexualité, et ce n'est pas évident... C'est en gestation, on va voir où ça nous mène... On a travaillé aussi sur le suicide, car j'avais choisi le thème de la cicatrice et beaucoup, dans la classe, m'ont parlé de tentatives de suicides ou de mutilation ; donc on a travaillé là-dessus, forcément...

On évoque assez peu le handicap, car ça fait 6 ans que je travaille avec eux... C'est très difficile d'arriver à parler du plaisir, vu les blocages qu'ils peuvent avoir à cet âge-là...

Pascal Le Brun-Cordier

Tu m'as dit que les cicatrices les plus marquantes étaient plus du côté des lycéens que des jeunes handicapés.

Gaëlle Praud

Les personnes handicapées sont très entourées par les éducateurs, les « psy. », alors que les lycéens n'ont pas d'espace de parole. La première fois qu'on a parlé des cicatrices, je ne me suis pas du tout rendu compte de ce que ça allait déclencher... Tout le monde pleurait, alors que je ne les ai pas forcés du tout à aller dans l'intime. Les problèmes viennent beaucoup plus du côté des lycéens, sauf Johan, le seul garçon de la classe....

Johan Olivier

Oui, je sais, elles ont eu des problèmes familiaux, des cicatrices et tout ça, mais le problème, il vient du fait que le théâtre, il nous a été imposé. Au début, ça m'a fait bizarre quand on nous a dit : « bon, toute la classe de seconde CSS va faire du théâtre avec des handicapés » !

Laurent Lussau

En fait, on a monté ce projet avec Gaëlle suite à un projet existant l'année passée. Elle faisait des ateliers de théâtre avec des BACS Pro, et ça se passait plutôt bien. Il y a eu ces échanges avec le lycée et ce qu'elle faisait aussi avec les jeunes handicapés et, suite au spectacle, une enseignante a trouvé l'idée très intéressante et qu'il fallait monter quelque chose avec les deux établissements.

De fil en aiguille, on a monté le projet. L'enseignante étant affiliée au CSS, elle a choisi une Seconde, car le projet durait deux ans. C'est vrai qu'ils étaient obligés, que ça peut être un problème au bout d'un certain temps ; il y a eu des tensions, mais ça s'améliore. On a du surestimer le travail qu'il y avait à faire avec ces élèves, notamment au niveau de la concentration.

Gaëlle Praud

Le problème sur ce projet-là est de susciter le désir. Comme c'est dans un cadre scolaire, ils sont obligés d'y participer ; à l'IEM, ils suivent tous aveuglément, ils ont envie d'être sur

scène... Les élèves n'ont aucune pratique culturelle, ne savent pas ce que c'est que d'aller au théâtre, ils ont eu du mal à nous faire confiance. On travaille beaucoup à l'affect, mais il y en a qui sont encore très hostiles, qui nous insultent, qui refusent d'aller voir les handicapés, de les toucher...

Mathieu

J'essaye d'être à leur écoute dans leurs demandes et leurs propositions. J'ai quand même des lignes à respecter et pour eux ce n'est pas forcément du plaisir, car la danse, pour eux, c'est abstrait, loin d'eux. Ils s'attendaient à de la danse hip hop, très brute, avec des figures dans tous les sens, alors que je tire beaucoup plus sur un travail contemporain. C'est difficile aussi pour eux d'être dans un état de corps, ils sont plus dans le défoulement, le cours de sport... Je travaille sur les segments corporels : qu'est-ce que c'est qu'une main ?

Quand Johan dit « on est obligé », ça rentre quand même dans le programme, c'est pendant les heures de cours. En plus, ils devaient partir en Angleterre et ils ont eu le théâtre à la place, donc ça les a frustrés... En plus, il n'y a que des filles et ça passe mal avec moi ; elles ne se sentent pas très bien dans leur corps, pas toujours bien dans leur tête non plus...

Pascal Le Brun-Cordier

Par rapport à la problématique de ce matin, potentiellement, qu'est-ce que ça va transformer tout ça ?

Gaëlle Praud

Sur ce projet-là, je ne peux pas être ambitieuse... J'aimerais juste que les regards sur l'autre changent. Que les lycéens arrivent à s'emparer de ce qu'on leur propose, partager une expérience, à être mis en valeur. Bien sûr, ensuite, le regard du public qui va assister au spectacle...

Pascal Le Brun-Cordier

Le spectacle va être présenté dans une salle de spectacles de Poitiers, la Blaiserie. Est-ce que c'est annoncé dans le programme de la scène Nationale ?

Gaëlle Praud

Non, par pour l'instant. L'an dernier, j'ai fait une création avec les handicapés, mais c'était en plus de la programmation, car ils considèrent encore que cela ne fait pas partie de la culture, mais de la solidarité. Quand je demande des subventions à la Mairie, on me renvoie au bureau de la solidarité ; ce n'est pas considéré comme une création, mais comme de l'occupationnel.

DÉBAT DANS LA SALLE

Alice Vallat

J'ai une question par rapport au rôle de l'animateur. Comment vous positionnez-vous par rapport à l'enjeu artistique, et qu'est-ce que vous apportez à ces projets ?

Laurent Lussau

J'ai passé beaucoup de temps avec Gaëlle sur la constitution de ces dossiers. 40 % des financements viennent de la Fondation de France, 36 % de la Région et 10 % du rectorat, et de la DRAC, sous la pression de la DMDTS, qui trouvait le projet formidable.

Mon rôle a donc d'abord commencé par la recherche de financements et je comptais sur l'équipe pédagogique pour prendre le relais, et ça n'a pas été évident. J'ai plusieurs projets à gérer dans l'établissement, et je n'ai pas toujours assez de disponibilité au niveau du temps,

car je suis obligé d'aller aux réunions régionales, porter certains projets, et je suis aussi délégué départemental ... Ça dérape un peu et l'on est en train de mettre un petit coup de vis, car c'est nécessaire, vu qu'on rentre en résidence début mai ; on travaille en commun avec Gaëlle et Vincent, et je coordonne l'ensemble.

Julie Six, étudiante

Puisqu'on parle des artistes à l'école, je voulais revenir sur le propos de Florence Castera et du lien possible entre les différents acteurs, travailleurs sociaux et artistes.

Je parle au nom d'un collectif pluridisciplinaire à St Denis et nous avons l'impression de bricoler avec des envies individuelles, avec des gens qu'on rencontre, et j'aimerais savoir comment ce serait possible de donner un cadre plus professionnel pour travailler ensemble ? Comment travailler entre acteurs et donner du sens à ce qu'on fait et que ça ne reste pas juste du partage d'expérience ?

Corinne Faure-Grise

Il y a un très bon réseau qui est Danse à l'école...

PROJET 5 : COMPAGNIE DK-BEL
Spectacles : Comme Unique et Passage.

Corinne Faure-Grise, prof d'EPS, chorégraphie des projets

Antoine Guillon, éducateur

Alexandre Alves, interprète

Jane Bouma, interprète

Projection d'un film sur DKBel

Pascal Le Brun-Cordier

DK Bel travaille aussi avec des jeunes handicapés et des jeunes valides. Ils sont programmés dans le cadre des Rencontres. La Compagnie DK Bel, fondée par deux profs d'EPS à Villiers-le Bel, Corinne Faure-Grise et Sophie Bulbulyan.

Ces spectacles sont nés d'une rencontre entre des jeunes danseurs, les DK-Bel, et un groupe d'adolescents, infirmes moteurs cérébraux.

Deux choses m'ont interpellé quand on a préparé cette rencontre, c'est que vous dites que vous avez totalement dépassé la question du handicap et que vous dites faire un travail artistique, et non pas social. Pouvez-vous nous préciser ces deux points ?

Corinne Faure-Grise

On parle de l'art, et c'est à travers l'art qu'on est conscient de construire du social.

Pascal Le Brun-Cordier

Comment êtes-vous entré dans l'histoire ?

Jane Bouma

On nous a proposé de faire partie d'un groupe de travail si on le désirait. On a rencontré les jeunes handicapés, ce qui m'a ému, car on n'a pas l'habitude d'en voir.

Alexandre Alves

On s'est vite bien entendu, mais, au départ, c'était difficile d'arriver à les comprendre. Avec les handicapés, tout se fait si on prend le temps. On s'est appris des choses mutuellement et c'est pour cela que j'ai voulu danser avec eux. Ils m'ont appris à ressentir et partager une émotion.

Pascal Le Brun-Cordier

Il y a un moment qui est très fort dans le film, quand André n'est plus dans son fauteuil et que c'est lui qui mène la danse, qui porte les deux autres à suivre ses mouvements. C'est très émouvant, les choses s'inversent, basculent. Comment s'est passée l'écriture de ce moment-là ?

Corinne Faure-Grise

On travaille depuis longtemps au collège avec Sébastien le François, artiste chorégraphe. L'aventure de Comme Unique a commencé avec Dgiz, qui est slameur. Avec Sophie, on avait envie d'un art nouveau, que personne ne connaissait, ni les Yamas ni les DK_Bel et on a pensé au slam. Les jeunes écrivaient des textes et l'on voulait rebondir sur l'écriture. On a fait appel à Dgiz qui, pendant trois mois, a mené des ateliers slam et danse. Son travail était très généreux ; il les a bousculés autant dans la parole que dans le corps et c'est grâce à lui que la danse a pu émerger ; ensuite, on a construit avec Sophie, puis Sébastien le François est intervenu. Le trio entre Thierry André et Étienne était monté, mais Sébastien l'a rendu plus vivant. Nous, on construit avec des élèves, puis on fait appel à des artistes, et si l'on a du mal à diffuser ce travail c'est qu'on ne fait pas partie du milieu artistique. On a demandé des premières parties de programmation, mais on n'a pas eu de chance, en tant que profs, c'est difficile de trouver sa place...

Pascal Le Brun-Cordier

Qu'est-ce que ça apporte à ces jeunes handicapés ? Ils disent qu'ils ont découvert leur corps autrement, découvert d'autres capacités. Quel regard portes-tu sur cette démarche ?

Antoine Guillon

Les handicapés vivent dans l'institution comme dans une sorte de ghetto et l'art est un des rares médias qui peut permettre d'avoir des interactions autres, en contact avec la société dite « normale ». Conquérir des espaces, cela permet de créer un jeu de représentations dans lequel les handicapés commencent à s'approprier leur ego. La plupart des jeunes étaient dans le déni de leur handicap avant qu'on commence, et le fait de travailler sur ce projet artistique a fait qu'ils se sont construit une identité d'artiste handicapé et sont devenus en quelque sorte des porte-parole de la cause du « handicap » .

C'est important qu'il puisse y avoir une inscription sociale et que le spectacle soit montré au public, je pense que c'est à ce moment-là qu'il peut y avoir une vraie transformation, celle du regard qu'ils portent sur eux-mêmes, puisque le regard des gens change quand ils les voient sur scène.

Lors du dernier atelier slam, Dgiz a demandé à un jeune d'improviser ; il était d'abord tendu et est rentré dans une sorte de happening où il a joué le handicapé . Cela peut paraître un peu provocateur, mais je trouve que cela a été un des moments les plus forts de tous ces mois de travail. Il y a même une personne qui est partie de la salle ; celui qui, quelques moments auparavant, avait dit qu'il avait remarqué qu'il y avait des jeunes en souffrance et qu'il pourrait peut-être les aider... Les jeunes avaient un peu rigolé, et le fait d'avoir sa posture d'artiste lui a permis, en passant à l'acte, de se détacher de tout cela.

Gaëlle Praud

Comment votre initiative est-elle perçue au sein de votre institution ?

Antoine Guillon

Elle est plutôt valorisée, car c'est assez compliqué que des projets aillent à l'extérieur, car ça demande de mobiliser du personnel, du temps. Quand on a déjà des réseaux dans le handicap, il est souvent considéré qu'on n'a pas besoin d'aller vers l'extérieur, qu'on a déjà les loisirs, le côté médical, des véhicules adaptés, on a tout ... Le fait qu'on ait eu un support, grâce aux Rencontres, pour porter cette action à l'extérieur a été tout à fait valorisé à l'interne, pas de souci...

Gaëlle Praud

C'est génial, car nous, vu comment fonctionne le système à l'éducation nationale, la mise en place de notre projet est très difficile. Dans l'institution il y a même des indicateurs du fait que ce projet demande plus de travail au personnel, et, sur ce projet-là les lycéens vont à l'IEM, mais les jeunes handicapés ne viennent quasiment jamais au lycée ; je trouve ça formidable que vous puissiez dépasser tout ça !

Corinne Faure-Grise

Nous, ils viennent dans le lycée pour travailler et, ce qui est génial, c'est que tu as tout le quartier qui déboule, des anciens danseurs, et ça crée du lien social sur la ville. Ils sont venus deux jours au collège faire des ateliers photo. La réaction des collégiens était d'abord négative, puis ils se sont posé la question de qui étaient ces handicapés et il n'y a plus eu de problèmes. On a la chance d'avoir une fondation qui vient aux maisons de quartier, au collège ; ça demande toute une organisation, six éducateurs, des camions, et si pas de camions alors ils se débrouillent... Ils font un super travail pour que le projet existe ; sans leur investissement à eux, on ne serait pas là.

Pascal le Brun-Cordier

C'est un spectacle qui suscite une grande émotion chez les spectateurs. Vous êtes toujours surpris de l'impact qu'il a sur les gens, comment se joue cette relation à l'émotion des gens ?

Jane Bouma

Cela ne nous a pas stressé ; ça fait du bien que les gens aient aimé notre travail... Ce qui nous a plutôt angoissé c'est la présence des deux Ministres dans la salle... La Ministre nous a demandé où étaient les « délinquants », quand elle nous a abordé

...

Corinne Faure-Grise

Je pense que c'était une forme d'humour de sa part, mais il faut savoir que les jeunes de Villiers-le-bel sont en souffrance, alors on était un peu scotchée quand même ...

Philippe Mourrat

C'était du second degré...

Quand on parle d'émotion, on peut dire que les émotions des spectateurs se situent à différents niveaux, mais je pense toutefois que l'on n'est pas dans du compassionnel, qu'il y a véritablement une dimension esthétique.

Je ferais une comparaison avec les sourds, quand Emmanuelle Laborie, riche de sa surdité, sa capacité de jeu nourrie de sa spécificité d'actrice sourde, développe des émotions particulières aussi, qui sont du même ordre.

On a vu là de beaux danseurs en fauteuil certes, mais qui sont d'abord de beaux danseurs.

J'en profite pour faire un peu de pub pour la Cie de l'Oiseau Mouche et la Cie La Sybille, puisqu'on parle de handicap. Nous avons produit leur dernière aventure, l'Appartement ; c'est une très belle exposition d'art brut et une déambulation théâtrale faite par des comédiens valides et handicapés.

Pascal Le Brun-Cordier

C'est une très belle représentation accompagnée d'une collection d'art brut, et puis il y a la présence de ces comédiens qui disent des textes avec un travail d'acteur assez remarquable. Tout ça créé une ambiance étrange, magnétique, précise, on se croyait un peu dans l'appartement d'André Breton, chaque objet commençant à acquérir une puissance magique. C'est très beau, troublant, fascinant, il faut s'attarder en particulier dans la cuisine, il faut circuler, se laisser happer dans ce voyage au cœur de l'art brut...

Marie-France Ponczner

Les textes dits par les comédiens sont des textes écrits par des personnes internées dans des hôpitaux psychiatriques à la fin du XIX e, qui sont dans les bibliothèques notamment à Sainte Anne. Ces textes ont été collectés par Sylvie Reteuna qui a mené ce travail théâtral.

Pascal Le Brun-Cordier

Puisque cette rencontre aura une suite, on va essayer d'identifier d'autres thèmes, comme celui de l'évaluation. Cela mériterait une autre journée. Qu'est-ce qu'on fabrique comme indicateurs ? Comment on invente tous ensemble des évaluations pertinentes qui permettent de rendre compte de la richesse des expériences ?

Géraldine Bénichou, metteur en scène, théâtre du Grabuge

Je voulais juste faire une remarque. Il y a eu un rapport sur la place des femmes dans la culture en France. La question serait aussi les rapports complexes de l'institution à ce type de démarche artistique qui trouve peu sa place dans les institutions.

Il n'y a que 8 % des financements de la culture qui sont confiées à la responsabilité des femmes. En Rhône-Alpes, sur les financements du spectacle vivant par la DRAC on arrive à 4,9 %, c'est un archaïsme incroyable...

Sur les projets plutôt financés au titre de l'action culturelle, qui englobent du coup toutes les démarches singulières, 60 % de ces projets sont portés par des femmes.

Je voulais juste mettre ces deux chiffres côte à côte...

André Falcucci

Je voulais répondre à la question sur les continuités de ces rencontres et réagir à ce qui a été dit cet après-midi sur un aspect des choses...

- La rencontre avec l'art, pour toute une série de publics, il ne faudrait pas qu'on sorte d'ici avec l'idée que ça passe nécessairement par un spectacle ; Il y a d'autres façons d'aborder l'art pour un certain nombre de publics. Les institutions sont très protectrices et elles hésitent à faire ce pas-là. mais c'est vrai pour tous les publics. Certaines expériences que j'ai pu vivre avec des jeunes dits « de quartiers », les mettre sur scène, c'est extrêmement important et positif, mais ça peut être dangereux et il ne faut pas oublier cet aspect-là.
- L'autre aspect, c'est bien qu'on se rencontre comme aujourd'hui, mais c'est encore mieux quand on fait ensemble. Quelles seraient les conditions pour travailler ensemble sur des projets comme ceux-là ?

Corinne Faure-Grise

Nous, on est vraiment persuadé que le passage sur scène permet un développement très spécifique, et c'est important pour les parents aussi... Comment, à travers l'art, l'on touche aussi les familles.

Catherine Regula

Ça peut être dangereux ; on a fait un spectacle sur Gavroche aujourd'hui, en miroir avec le texte de Victor Hugo, avec des jeunes de 5^e SEGPA. On a essayé de les amener très loin, mais pas sur scène, car cela les auraient mis en danger ; on s'est contenté de filmer. La scène, à un moment donné, ça peut être destructeur...

Florence Castera

Par rapport à la question de l'évaluation et du travailler ensemble, à la Fondation de France, on vous proposerait bien de vous faire accompagner par une personne extérieure qui aurait ce rôle d'évaluateur, qui ait de la méthodologie et soit surtout très bienveillant. Je pense effectivement que pour valoriser ces pratiques auprès des financeurs, des institutions, pour aider les gens à changer, il faut apporter du discours et de la théorie en étant au plus proche du terrain.

Si le besoin se fait sentir de votre part, on est prêt à organiser d'autres rencontres.

Pascal le Brun-Cordier

Quels seraient les points que vous aimeriez approfondir, sur quoi souhaiteriez-vous échanger ?

Catherine Regula

L'aspect expérimental de nos actions me paraît extrêmement important, et, si quelqu'un doit nous accompagner, c'est un chercheur.

Philippe Duban, Cie Turbulences

À l'échelle des départements il y a des sujets qui sont au cœur de l'actualité aujourd'hui, qui étudient comment faire en sorte que les structures d'enseignement artistique, qui à priori ont une mission de partage de l'art, remplissent mieux leurs missions ? Il est vrai que dans la diversité des actions présentées aujourd'hui, force est de constater, au regard de ces établissements, que la diversité des pratiques est loin d'être à l'image de ce qu'on a pu entendre aujourd'hui. C'est un vrai sujet.

Hélène Thouluc, Emmaüs

Je suis très sensible au fait qu'il y ait eu une rencontre comme celle-ci, car ça existe trop peu. Il me semble qu'il y a deux axes à exploiter.

On met au point un dispositif de recherche-action sur les Ateliers Résidences avec Hugues Bazin ; je pense qu'il faut échanger là-dessus.

Le deuxième axe important est celui du politique. Quand on voit que les financements des conventions interministérielles, culture et hôpital ou culture prison, ont été coupés, il faut mettre en place une réflexion politique face à cela, il n'y a pas assez de réflexion collective sur ce sujet.

Pascal Le Brun-Cordier

Je sais qu'il y a des choses qui se trament au sujet de l'action culturelle ; des Manifestes que des militants vont faire circuler sous peu qui défendent la nécessité de défendre l'action culturelle, face à une conception de la culture qu'on partage, je crois tous ici, notamment à l'heure où ce sont ces budgets qui, en 2008, diminuent le plus. Le programme 3 de la Culture, Démocratisation, Transmission des savoirs, c'est 19 % en moins.

Edgar Garcia

Ce qui est en train de se décider, pour beaucoup de structures et de projets, c'est effectivement dramatique ! En termes d'espaces sur lesquels il faut travailler, cette idée d'être accompagné par des chercheurs, je la trouve féconde.

Sur le projet qu'on veut monter sur l'Histoire de la musique s'adosse un travail de sociologues de Paris VIII et du laboratoire de l'innovation de Philippe Colangeon, pour travailler sur ce qui se produit dans le cadre familial en termes de transmission musicale. Construire ce dispositif c'est essayer de repérer les programmes de l'ANR . or, on passe un temps fou à construire des dossiers. Il y a un programme lancé par la Région qui est intéressant a priori : Citoyenneté, Territoire et Transmission, Population, auquel on postule, mais on s'entend dire que c'est trop culturel. Tout ça est dur à gérer, car nous sommes des structures qui sont surtout financées au projet. Or le temps de la construction du projet n'est pas budgété.

On a besoin d'évaluations faites par des regards extérieurs bienveillants qui permettraient de passer des paliers dans le travail que nous faisons. Nous avons besoin de passer de l'empirisme du constat que nous faisons à des mesures plus fines, tout en sachant que l'immatériel, sur lequel nous travaillons, ne permet pas des mesures ; il y a une contradiction, complexe à gérer, qui ne peut se faire que s'il y a des moyens pour que les choses fonctionnent et que si l'accès au secteur de la recherche, où il y a vraiment des gens disponibles, soit facilité au niveau du coût.

Une étudiante

Pour donner une petite note optimiste, en termes de financement ANR, il y a un projet lancé par un historien Gérard Noirielle et un sociologue Gérard Maugé : MIGRAR, le Spectacle Vivant et l'épreuve du flux migratoire, dans lequel on va parler des projets qui s'inscrivent dans le cadre de la Politique de la Ville. Notamment tous ceux qui travaillent sur la question de la mémoire collective. Je suis chercheur en art du spectacle et non pas en sociologie. Si travailler sur ces questions-là en sociologie, ça commence vraiment à se faire, en art du spectacle, ça se fait très peu. On est cantonné aux questions esthétiques et le préjugé qu'il y a, au niveau de l'institution, entre les projets culturels artistiques et les projets à dimension sociale, on les retrouve dans le champ de la recherche.